

© Virginie Rebetez, Mandana, Fribourg, de la série Malleus Maleficarum, 2018. Courtoisie de l'artiste



© Virginie Rebetez, Vallée de la Jogne, canton de Fribourg, de la série Malleus Maleficarum, 2018. Courtoisie de l'artiste

## SOMMAIRE

INTERVIEW	Virginie Rebetez. Malleus Maleficarum	28
ÉVÉNEMENT	Paris Photo au féminin pluriel	32
	Ron Amir. Quelque part dans le désert	42
NOUVELLES EXPOSITIONS	Prix Photoforum, Prix Focale, World Press Photo & Swiss Press Photo...	48
EXPOSITIONS EN COURS	Martha Rosler, Kyra T. Balderer, 25 ans du Fotomuseum Winterthur...	106

### **Photo-Theoria – Magazine mensuel dédié à la photographie contemporaine**

Rédactrice : Nassim Daghighian • [info@phototheoria.ch](mailto:info@phototheoria.ch) • [www.phototheoria.ch](http://www.phototheoria.ch)

Créé en 2011, Photo-Theoria vous propose des sujets d'actualité sur la photographie contemporaine, ainsi qu'un aperçu des expositions de photographie en Suisse. Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l'AICA – Association Internationale des Critiques d'Art. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image au CEPV depuis 1997. Elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne, de 1998 à 2004. Elle s'engage dès 1998 dans la promotion de la création actuelle, en particulier comme membre fondateur et présidente de NEAR, association suisse pour la photographie contemporaine, de 2009 à 2013. Elle a été rédactrice en chef de NEXT, mensuel édité par NEAR, de 2008 à 2015 (72 numéros).

N.B. : Sauf mention autre, les sources et références des textes sont les dossiers de presse et sites des institutions ou artistes concernés. Je remercie tous les photographes qui mettent leurs images à disposition des médias ou me les ont communiquées personnellement.





© Virginie Rebetez, Charmey, canton de Fribourg, de la série *Malleus Maleficarum*, 2018. Courtoisie de l'artiste

## Virginie Rebetez. *Malleus Maleficarum*

Le projet *Malleus Maleficarum* \* de Virginie Rebetez est une invitation au voyage vers l'au-delà. L'artiste s'est immergée dans l'univers des guérisseurs et des médiums d'aujourd'hui, mais aussi dans les archives fribourgeoises pour y lire le procès d'un guérisseur du 17<sup>ème</sup> siècle condamné à mort pour sorcellerie, Claude Bergier, l'une des victimes de l'inquisition auxquelles elle rend un hommage posthume. À travers le quotidien et les rituels des chamans ou faiseurs de secret, ses photographies tentent d'évoquer l'invisible, le surnaturel, en particulier la pratique des médiums qui communiquent avec les défunts. La démarche artistique de Virginie Rebetez est suggestive, mêlant paysages, portraits, vues d'intérieurs ou natures mortes pour traduire visuellement la complexité de son sujet. L'interview qui suit permet de mieux comprendre comment la photographe entrelace approches documentaire et conceptuelle pour affiner son propos.

Nassim Daghighian

Virginie Rebetez (1979, CH) vit et travaille depuis 2012 à Lausanne. Elle est diplômée de l'Ecole Supérieure de Photographie de Vevey (CEPV) en 2005 et de la Gerrit Rietveld Academie d'Amsterdam en 2008. En 2013, elle a été choisie par Pro Helvetia pour une résidence d'artiste en Afrique du Sud. Elle séjourne à Johannesburg quatre mois et réalise deux projets photographiques, *Tokoloshe* et *Under Cover*, qui ont tous deux été récompensés et exposés. Sélectionnée par le Canton de Vaud pour passer six mois en résidence d'artiste à New York (juillet-décembre 2014), elle réalise *Out of the blue*, un travail autour de la disparition d'une jeune américaine en 1998 dans l'Etat de New York. Ce projet est publié en septembre 2016 chez Meta/Books, Amsterdam. De novembre 2016 à janvier 2017, Virginie Rebetez est en résidence d'artiste au Caire, grâce au soutien de la Ville de Lausanne et de la CVC (Conférence des villes suisses en matière culturelle). En 2017, elle est lauréate de l'Enquête photographique fribourgeoise qui donne lieu en 2018 à une exposition et à une publication éponyme : *Malleus Maleficarum*.

\* *Malleus Maleficarum* (" Le Marteau des sorcières ") est un traité écrit à la fin du 15<sup>ème</sup> siècle par Henri Institoris et Jacob Sprenger. Réédité plus de trente fois, il fut utilisé jusqu'au 17<sup>ème</sup> siècle dans le cadre de la chasse aux sorcières en Europe.

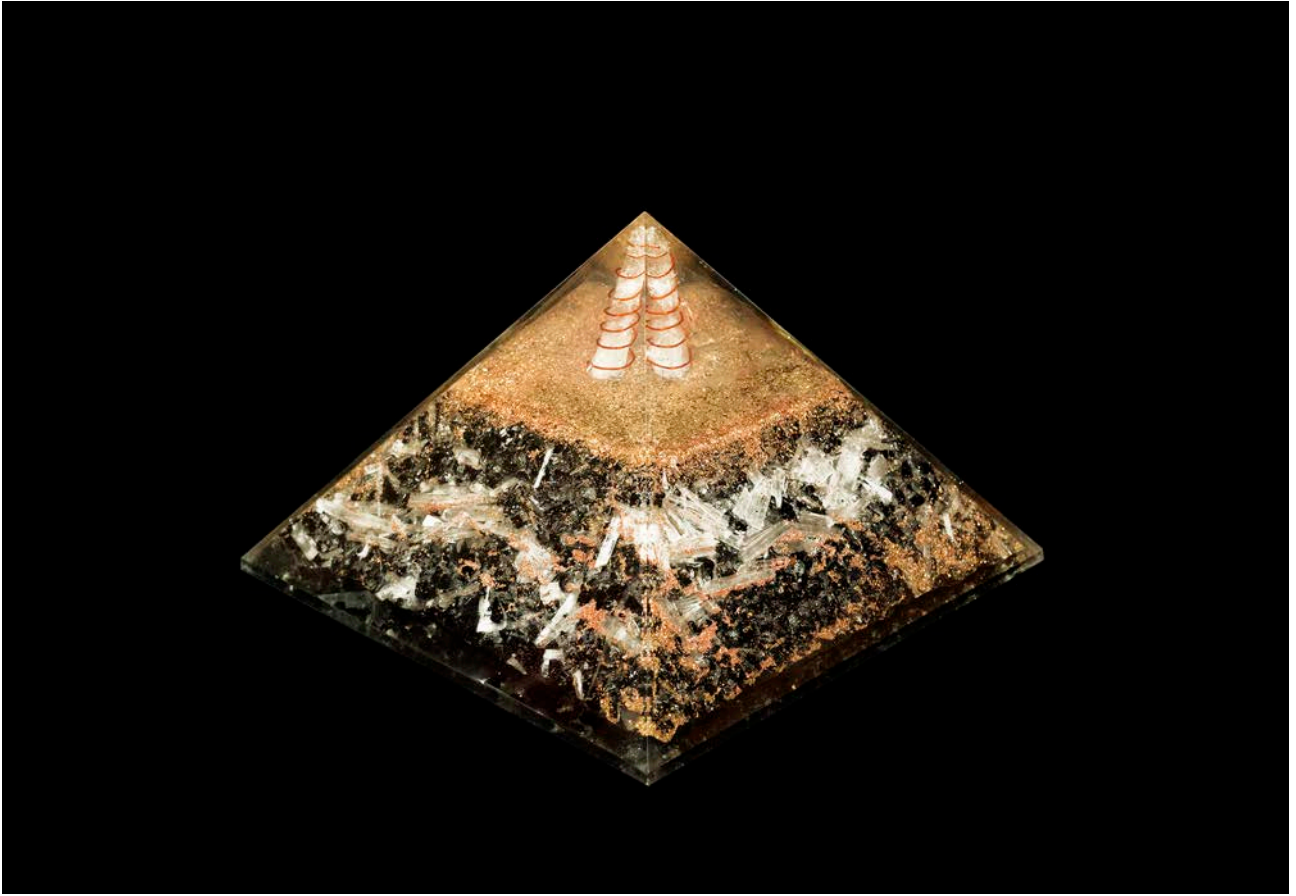
→ Exposition *Malleus Maleficarum*, Photobastei, Zurich, 22.11. – 16.12.2018 ; voir page 48

Ouvrage *Malleus Maleficarum*, coédition de la Bibliothèque Cantonale Universitaire de Fribourg et de Meta/Books, Amsterdam, 2018, relié, 21x28 cm, 152 pages, 51 illustrations ; éditrice : Delphine Bedel ; textes : Elisa Rusca et Olga Yatskevich ; graphisme : Chi-Long Trieu ; photolithographie : Aurélien Garzarolli, Atelier Actinic.



© Virginie Rebetez, Mandana, Fribourg, de la série Malleus Maleficarum, 2018. Courtoisie de l'artiste





© Virginie Rebetez, Orgonite, de la série Malleus Maleficarum, 2018. Courtoisie de l'artiste



© Virginie Rebetez, Frédéric Jacquat, Cheyres, canton de Fribourg, de la série Malleus Maleficarum, 2018. Courtoisie de l'artiste





© Virginie Rebetez, Rasia Baumgartner, Plasselb, canton de Fribourg, de la série Malleus Maleficarum, 2018. Courtoisie de l'artiste



© Virginie Rebetez, Fabienne Pury, Domdidier, canton de Fribourg, de la série Malleus Maleficarum, 2018. Courtoisie de l'artiste





© Virginie Rebetez, Intérieur de Mandana, Fribourg, de la série Malleus Maleficarum, 2018. Courtoisie de l'artiste



© Virginie Rebetez, Cabinet d'Eric Wermeille, Fribourg, de la série Malleus Maleficarum, 2018. Courtoisie de l'artiste





© Virginie Rebetez, Cabinet d'Eric Wermeille, canton de Fribourg, de la série Malleus Maleficarum, 2018. Courtoisie de l'artiste



© Virginie Rebetez, Eric Wermeille, Montagny-la-Ville, canton de Fribourg, de la série Malleus Maleficarum, 2018. Courtoisie de l'artiste

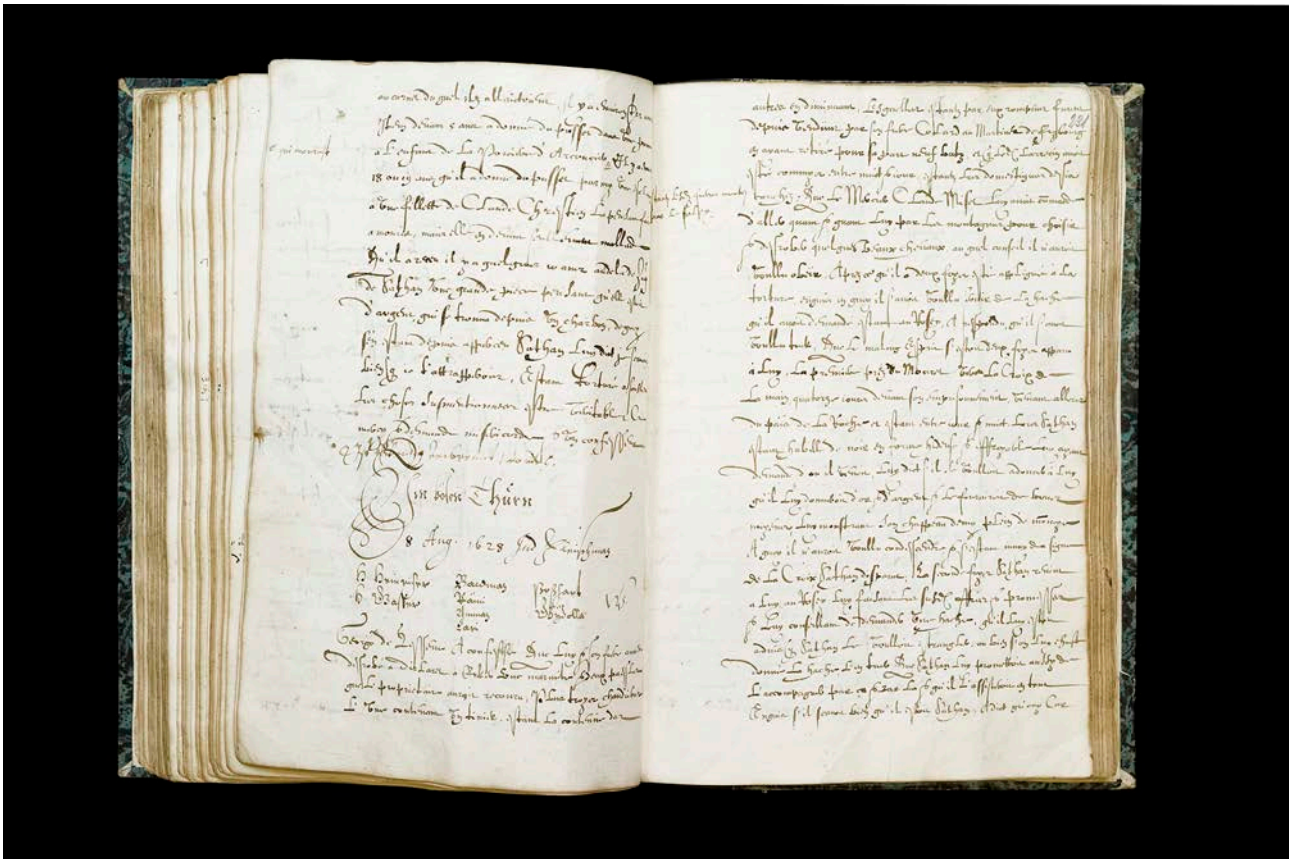


© Virginie Rebetez, Eric Wermeille, Montagny-la-Ville, canton de Fribourg, de la série Malleus Maleficarum, 2018. Courtoisie de l'artiste





© Virginie Rebetez, Herbar, LAU-0098992, *Bryonia dioica* Jacq., Musée botanique cantonal de Lausanne, de la série Malleus Maleficarum, 2018. Courtoisie de l'artiste



© Virginie Rebetez, Manuscrit du procès mené contre Claude Bergier, 1628, Archives de l'État de Fribourg, de la série Malleus Maleficarum, 2018. Courtoisie de l'artiste



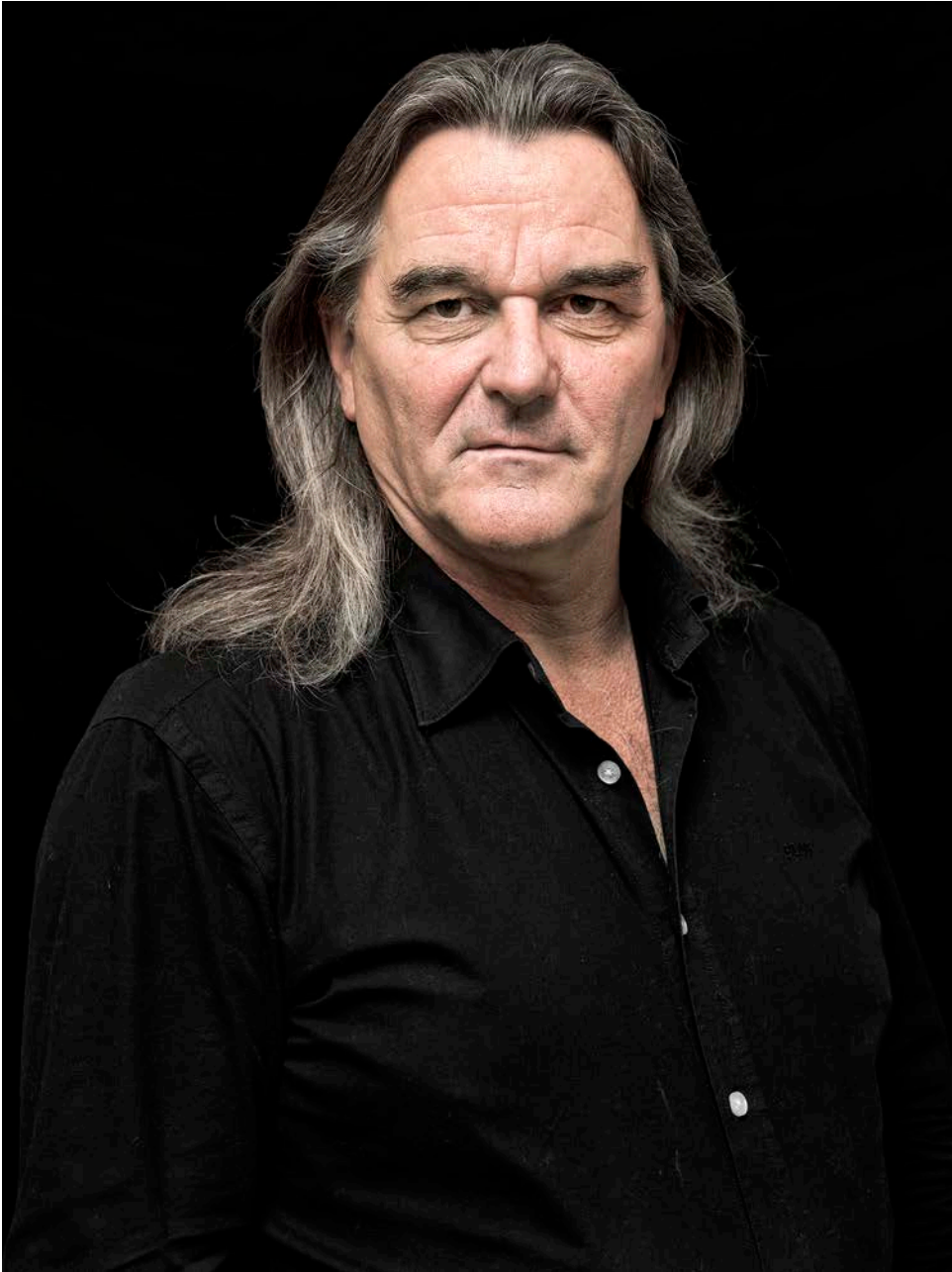


© Virginie Rebetez, Rasia Baumgartner, Plasselb, canton de Fribourg, de la série Malleus Maleficarum, 2018. Courtoisie de l'artiste





© Virginie Rebetez, Sel cristallisé, de la série Malleus Maleficarum, 2018. Courtoisie de l'artiste



© Virginie Rebetez, Olivier Michel, Auboranges, canton de Fribourg, de la série Malleus Maleficarum, 2018. Courtoisie de l'artiste



© Virginie Rebetez, Nathalie Luneau, Auboranges, canton de Fribourg, de la série Malleus Maleficarum, 2018. Courtoisie de l'artiste





© Virginie Rebetez, Herbar, LAU-0068695, *Hypericum humifusum* L., Musée botanique cantonal de Lausanne, de la série Malleus Maleficarum, 2018. Courtoisie de l'artiste



© Virginie Rebetez, Françoise Auberson, Montet (Glâne), canton de Fribourg, de la série Malleus Maleficarum, 2018. Courtoisie de l'artiste

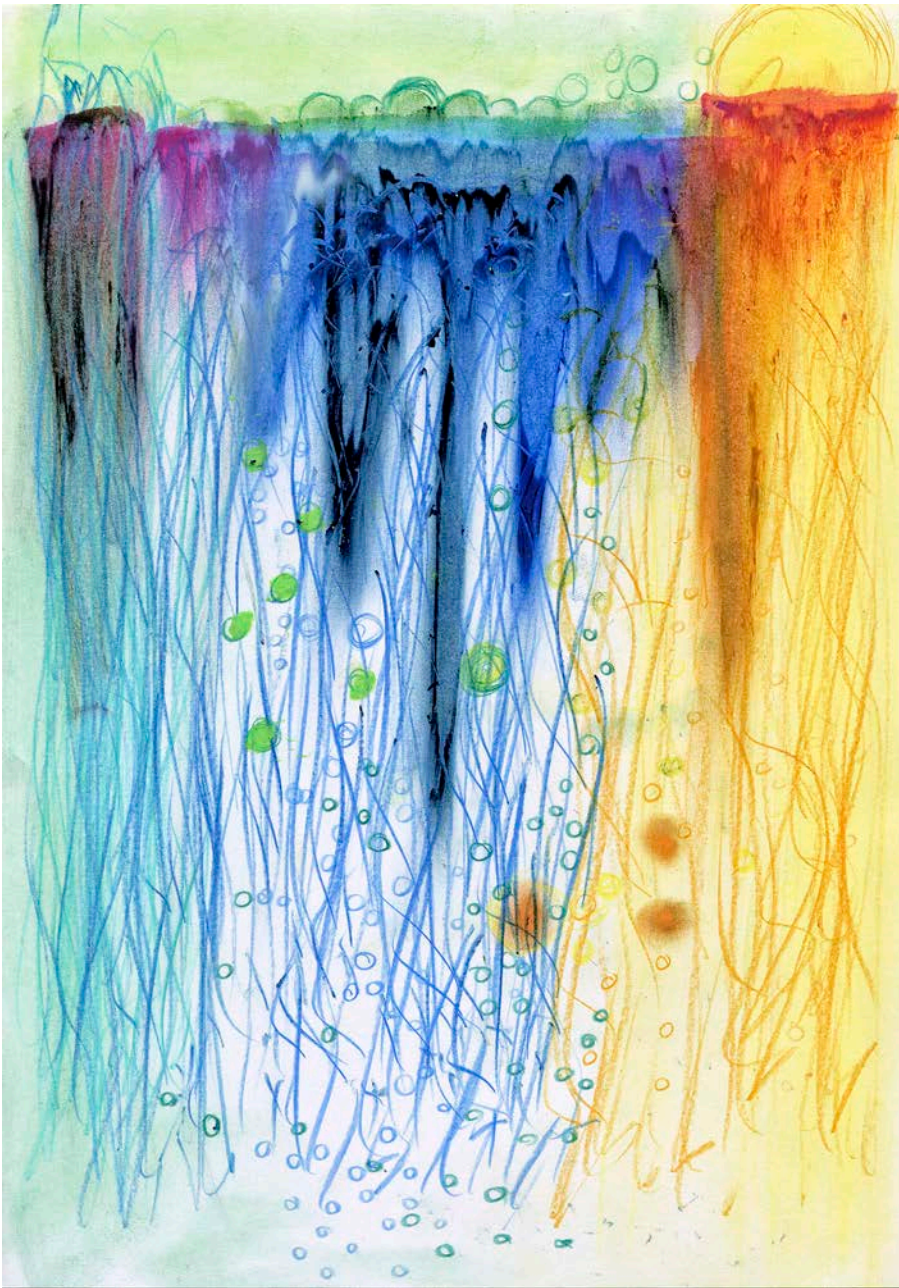


© Virginie Rebetez, Manuscrit du procès mené contre Claude Bergier, 1628, Archives de l'État de Fribourg, de la série Malleus Maleficarum, 2018. Courtoisie de l'artiste





© Virginie Rebetez, Cascade de Bellegarde, canton de Fribourg, de la série Malleus Maleficarum, 2018. Courtoisie de l'artiste



© Virginie Rebetez, Auragraphe, Diana Varisco, Villars-sur-Glâne, canton de Fribourg, de la série Malleus Maleficarum, 2018. Courtoisie de l'artiste





© Virginie Rebetez, Rasia Baumgartner, Plasselb, canton de Fribourg, de la série Malleus Maleficarum, 2018. Courtoisie de l'artiste





© Virginie Rebetez, Vue de l'exposition Malleus Maleficarum, BCU Fribourg, 14.09. – 03.11.2018. Courtoisie de l'artiste



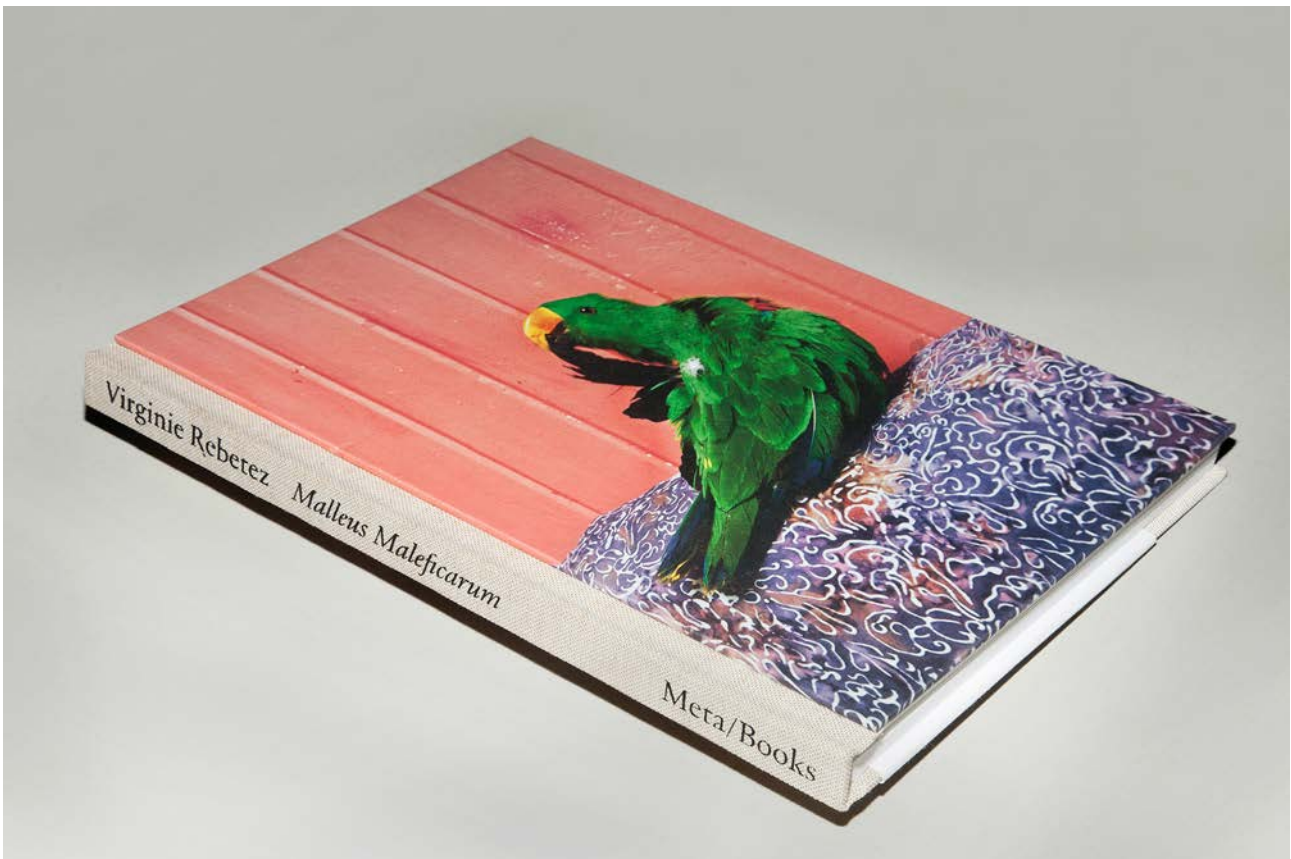
© Virginie Rebetez, Vue de l'exposition Malleus Maleficarum, BCU Fribourg, 14.09. – 03.11.2018. Courtoisie de l'artiste



© Virginie Rebetez, Vue de l'exposition Malleus Maleficarum, BCU Fribourg, 14.09. – 03.11.2018. Courtoisie de l'artiste



© Virginie Rebetez, Vue de l'exposition Malleus Maleficarum, BCU Fribourg, 14.09. – 03.11.2018. Courtoisie de l'artiste



© Virginie Rebetez, *Malleus Maleficarum*, BCU Fribourg et Meta/Books, Amsterdam, 2018. Courtoisie de l'artiste

## INTERVIEW

### Virginie Rebetez. *Malleus Maleficarum*

Cette interview est basée sur des rencontres avec l'artiste ainsi que des échanges de courriels en octobre et novembre 2018.

Nassim Daghighian : Depuis une dizaine d'années, ton travail personnel semble avoir pour fil conducteur principal les thématiques de l'au-delà et de l'identité, tout en abordant à plusieurs reprises la question délicate de la mort. Bien que tu aies travaillé dans des zones géographiques différentes, quels liens et quelle continuité peux-tu établir aujourd'hui entre ton projet récent *Malleus Maleficarum* (2017-2018) et tes séries *Tokoloshe* (2013) et *Out of the blue* (2014-2016) ?

Virginie Rebetez : Tous mes projets sont étroitement liés les uns aux autres par une même recherche, une même quête, à travers des thématiques communes, telles que l'absence, la mort, les traces, l'invisible, l'identité. Il y a aussi très souvent l'idée d'hommage qui est présente, notamment dans mes deux derniers projets *Out of the blue* et *Malleus Maleficarum*, où j'évoque une personne en particulier, disparue ou décédée.

*Tokoloshe* a été pour moi le premier projet où je suis vraiment entrée plus directement dans le monde invisible, l'au-delà, par la rencontre avec différents chamanes, ou médecins traditionnels sud-africains, qui m'ont permis d'assister à divers rituels. Pour moi, ce projet reste très documentaire car il ne contient pas différents niveaux de lecture comme les deux projets qui suivent. C'est d'ailleurs le seul projet où je ne suis pas présente physiquement dans les images ou présente d'une autre manière, afin d'apporter un questionnement plus large et conceptuel autour d'une thématique. Tous les projets ont des importances et buts différents ; *Tokoloshe* est pour moi comme une sorte de rituel de passage qui m'a permis d'entrer complètement dans le monde de l'invisible, et de me sentir plus libre par la suite. Je me sens effectivement toujours plus libre dans la réalisation de mes projets : pour l'appropriation d'un sujet, d'une identité, d'un personnage, mais aussi pour les différents niveaux de lecture que j'y apporte.



*Out of the blue* et *Malleus Maleficarum* ont tous deux une partie documentaire ainsi qu'une partie plus conceptuelle, qui questionne le statut d'une image pour le premier projet, et le rôle du photographe, du faiseur d'images, pour le second. Dans les deux cas également, l'histoire est remodulée, les cartes sont rebrassées, mélangées, pour donner une vue différente du sujet, de l'histoire de base ; un autre angle d'approche est apporté.

ND : Le terme d'enquête semble revenir souvent dans la description de ta démarche artistique, mais j'y vois aussi une quête personnelle et spirituelle. Comment a évolué ton projet pour l'Enquête photographique fribourgeoise, entre l'idée initiale (annoncée en 2017) de focaliser sur l'actualité des pratiques traditionnelles de guérisseurs, faiseurs de sercrets, médiums, rebouteux ou magnétiseurs et le fait d'établir des liens, immatériels mais puissants, entre les personnes que tu as rencontrées et l'histoire de Claude Bergier, condamné pour sorcellerie en 1628 ? Comment as-tu initié et développé ce projet ?

VR : Chaque projet se développe et se précise tout au long du processus de travail ; ils se construisent donc au fur et à mesure. Je ne débute jamais un projet avec un plan précis du résultat final, j'essaie de garder un esprit ouvert en accueillant et en intégrant ce qui vient sur la route. La confiance et le lâcher prise ont été d'autant plus nécessaires pour *Malleus Maleficarum* que j'ai dû construire et reconstruire le travail au fur et à mesure des rencontres et séances chez les médiums, étant donné que je ne pouvais pas savoir à l'avance ce qui allait être dit durant les séances. Pour moi, il y a eu une grosse prise de risque et pas mal de stress, vu le pourcentage élevé d'inconnues et une *deadline* à respecter. En même temps, je n'aurais pas pu imaginer ce travail autour des médiums-guérisseurs réalisé différemment, car cette façon de travailler fait totalement écho au sujet. Les signes, l'intuition, les rêves, le Tarot ont d'ailleurs fait partie intégrante de la réalisation de ce projet. Durant l'*editing* du livre, avec Delphine Bedel, nous avons d'ailleurs tiré plusieurs fois les cartes du Tarot pour nous guider et voir le travail sous différents angles.

Il y a toujours, pendant la réalisation d'un projet, un moment "magique", un moment crucial où je sais, je sens que je suis sur le bon chemin. Dans le cas de *Malleus Maleficarum*, cela s'est passé durant une séance médiumnique, en contact avec Claude Bergier. Le médium me fait savoir que Bergier avait le secret du feu, donc le don de soulager et guérir les brûlures avec une prière, appelée le secret. Je lui ai demandé si Claude Bergier serait d'accord de me le transmettre, comme cela se faisait autrefois dans les familles. Le médium s'est penché sur sa feuille, a pris son crayon et a commencé à écrire. C'était le secret du feu de Claude Bergier. J'ai adoré ce moment et pour moi, c'était le signe qu'il fallait avoir confiance et continuer sur ce chemin-là.

J'ai travaillé sur *Malleus Maleficarum* pendant une année. Comme porte d'entrée dans ce monde-là, j'ai démarré avec le livre de Magali Jenny, *Le guide des guérisseurs de Suisse romande*, où sont répertoriés de nombreux guérisseurs ; cela m'a permis de faire une liste des personnes que je désirais contacter en ayant leurs coordonnées directes. J'ai donc rencontré une trentaine de guérisseurs et j'ai commencé à les répartir dans deux catégories : ceux qui soignent en touchant physiquement le patient et ceux qui travaillent avec l'invisible, sans contacts physiques et visibles avec le patient. Puis j'ai écarté la première catégorie pour me concentrer sur les médiums, magnétiseurs, chamanes, etc. et plus précisément sur les personnes pouvant communiquer avec les défunts. Peu à peu, je me suis ainsi écartée du guide de Magali Jenny et mes rencontres se sont faites par la suite grâce au bouche à oreille.

Rapidement, je me suis aussi rendue aux archives cantonales de Fribourg, car je voulais trouver des documents en rapport avec les guérisseurs du passé et la chasse aux sorcières. (Je débute d'ailleurs très souvent un projet par de nombreuses recherches.) J'y ai rencontré le collaborateur scientifique Lionel Dorthe, qui m'a fait découvrir une dizaine de manuscrits transcrivant divers procès en sorcellerie allant de 1493 à 1731, dont le cas de Claude Bergier, guérisseur, accusé de sorcellerie, torturé et brûlé au bûcher en 1628, à Fribourg. J'ai choisi de centrer mon travail sur ce personnage, dont on ne connaît rien d'autre que ce qui est relaté dans son procès durant la dizaine de jours de son emprisonnement. Le but était d'essayer de dresser son portrait, connaître les raisons de son accusation, en savoir plus sur sa vie et sa pratique de guérisseur, etc., grâce à divers médiums fribourgeois capables d'entrer en connection avec lui. Je voulais réunir plusieurs médiums de différentes parties du canton autour d'une personne en particulier, afin de donner la parole à ce présumé sorcier et de créer une sorte d'entretien posthume, une réhabilitation symbolique. Je parle de réhabilitation comme d'une forme de guérison de l'inconscient collectif, d'une libération du passé. Le fait que le canton de Fribourg n'ait pas accepté la réhabilitation juridique de sa dernière présumée sorcière brûlée, Catherine Repond, après votation en 2009, m'a interpellée. En effet, contrairement à Anna Göldin réhabilitée juridiquement en 2008 à Glaris, Catherine Repond ne l'a été que moralement, ce qui en soi ne veut pas dire grand chose... Ainsi *Malleus Maleficarum* peut être vu comme une réhabilitation symbolique, de Claude Bergier bien sûr, mais plus largement de toutes les personnes accusées de sorcellerie et brûlées en Suisse. La parole guérit, dit-on ; j'ai donc voulu donner la parole à Claude Bergier, qui n'a pas eu l'occasion de s'exprimer et de se défendre. De plus, je trouvais pertinent que cette guérison se fasse au travers de "sorciers" contemporains.

Le projet s'est ensuite développé d'une manière plus personnelle. Lors des séances, certains médiums ont commencé à parler de moi, de ma famille et de ma relation à Claude Bergier. Je n'ai pas tout de suite inclus ces extraits plus personnels dans le projet ; c'est lors des diverses séances d'*editing* du livre avec Delphine Bedel que nous avons décidé qu'ils apportaient une dimension importante et pertinente à l'ensemble et qu'il était nécessaire de les inclure. Le projet final ne se concentre donc plus uniquement sur Claude Bergier mais parle plus largement de transmissions, de transferts, de la signification d'un faiseur de récits, d'un faiseur d'images, et devient également un portrait en triangulation (Claude Bergier, les guérisseurs présents dans le livre ainsi que moi-même).

L'artiste est un médium, car il joue le rôle d'un canal par lequel est transmis un message, une histoire, au même titre qu'un médium-guérisseur qui transmet un message en utilisant son corps pour créer un pont entre deux mondes.

ND : Pour ma part, il me semble audacieux d'assimiler les guérisseurs et médiums d'aujourd'hui à des sorciers œuvrant pour satan (pour autant que celui-ci existe !). Comment tes modèles ont-ils perçu ton évocation de la sorcellerie remontant à l'inquisition ? Quelles sortes de relations as-tu eues avec les personnes rencontrées ? Certains ont-ils refusé d'avoir leur visage photographié ? Quelles collaborations as-tu mises en place lors de la réalisation des prises de vue ? Dans l'exposition, tu as également présenté trois agrandissements d'aquarelles réalisées lors de séances médiumniques par le dessinateur judiciaire Patrick Tondeux. Quel statut ont ces portraits-là ?

VR : Pour moi, le terme "sorcier" n'a absolument rien de négatif, c'est un terme général qui englobe différentes pratiques. D'ailleurs, la plupart des guérisseurs que j'ai rencontrés se nomment eux-mêmes "sorciers". Un sorcier est une personne qui travaille avec les énergies de la nature, simplement.

Tous les guérisseurs ont été ravis de participer au projet (aucun n'est anonyme) et sont très heureux que leurs pratiques soient montrées et discutées, car malgré tout, c'est un monde qui reste assez tabou, même s'il y a clairement un avant et un après le livre de Magali Jenny (*Le guide des guérisseurs de Suisse romande*). Il y a, avec certains, un lien fort qui s'est créé, car nous avons passé beaucoup de temps ensemble et une confiance a pu s'installer tout au long du projet. C'est important.

Plusieurs rencontres avec chacun ont été mises en place ; une première rencontre pour discuter du projet et en apprendre plus sur leurs pratiques et leur vie, une deuxième, une troisième, voire une quatrième pour des prises de vue, puis pour certains, une rencontre pour la séance médiumnique filmée. En effet, pour chaque séance médiumnique (contact avec Claude Bergier), il y a un enregistrement vidéo ainsi qu'une aquarelle réalisée par le dessinateur judiciaire Patrick Tondeux. J'ai décidé d'inclure dans le projet ce dessinateur de procès de renom afin d'amplifier l'aspect juridique, déjà présent avec l'histoire de Bergier et des nombreux procès en sorcellerie qui ont eu lieu dans le passé. Je trouvais également intéressant que ce soit des dessins et non des photographies qui prennent le statut de preuve ; ce sont les seules images que le spectateur peut voir de ces séances (puisque les vidéos ne sont pas montrées). Au final, nous avons décidé, durant l'*editing* avec Delphine, que ces aquarelles n'avaient pas leur place dans la publication, où il y a déjà plusieurs types d'images différentes. En les ajoutant, le message ou l'histoire perdait en force et en clarté. J'ai donc décidé de les inclure uniquement dans l'exposition.

En ce qui concerne les enregistrements vidéo de ces séances, je les ai retranscrits puis j'ai choisi certains passages pour ensuite les éditer en alternant les personnes, afin de créer une sorte de discussion entre ces cinq médiums autour de Claude Bergier, chacun apportant des informations différentes. Ces extraits sont présents dans la publication (les textes en français sont placés entre les images et les traductions en anglais/allemand sont à la fin du livre) et, dans l'exposition, la bande son extraite des vidéos est mise à disposition des visiteurs grâce à des casques audio.

Je n'ai jamais voulu être dans le jugement dans ce projet, ni dans la recherche de preuves ou de vérité. J'ai décidé de prendre les informations qu'ils me donnaient comme vérité pour travailler ensuite avec, afin de créer une narration. Je n'ai pas voulu entrer dans la comparaison des informations données par les divers médiums, mais au contraire essayer de les réunir, de les faire travailler ensemble, pour créer un seul récit autour de Claude Bergier.

ND : La majeure partie de tes photographies de *Malleus Maleficarum* sont réalisées sur un fond noir qui décontextualise les sujets, pourquoi ce choix ? Certains portraits sont pris de dos et, toujours sans montrer leur visage, tu représentes fréquemment la gestuelle des guérisseurs et médiums, leurs mains tenant des objets rituels ou un perroquet. Pourrais-tu m'en dire plus sur le rôle du fond noir, des portraits de dos, des gestes et des objets, dans la trame narrative que tu mets en place pour ce projet ?

VR : Le fait de décontextualiser le sujet avec un fond noir me permet d'enlever l'aspect documentaire, le côté informatif de l'image. Le manque de contexte ajoute une dimension symbolique où chaque photographie est comme une pièce du puzzle qu'il faut assembler pour former le récit complet. L'action est suggérée par les gestes des guérisseurs et les différents objets des rituels. Tout se passe en dehors des images, aucune action n'est visible ; les rituels et pratiques des guérisseurs ne sont pas représentés, mais l'action est présente dans l'évolution du récit, de la narration, créée par l'*editing* des images et du texte.

C'est comme si la guérison se passait entre les lignes, entre les pages, un peu comme si le livre était un film et que je n'aurais gardé que quelques *screenshots* de celui-ci, en retirant les images des actions à proprement parler.

Tout le livre est similaire à un voyage ou rituel initiatique, avec un début très abstrait où se mélangent des portraits anonymes de dos et des paysages brumeux, oniriques, que l'on pourrait associer à l'entrée dans l'au-delà, dans une autre dimension, pour ensuite déboucher sur une partie où l'on découvre les visages des guérisseurs qui se mêlent aux reproductions du manuscrit du procès de Claude Bergier ainsi qu'aux herbiers, et finir sur des images plus concrètes de lieux et d'objets de rituels.

ND : Pourrais-tu m'expliquer comment ces divers types d'images sont apparus dans l'évolution de ton projet puis comment tu les as insérées dans l'ensemble lors de l'*editing* de la publication ?

VR : Le mélange d'images différentes (portraits, paysages, objets, et parfois archives...) est récurrent dans mon travail photographique. Les paysages du début du livre plantent le décor : la vallée de la Jogne près de Charmey, d'où venait Claude Bergier. Ils ont également une dimension surnaturelle, qui invite le lecteur dans le monde de l'inconscient, du rituel, du monde symbolique, où d'autres codes d'interprétation sont nécessaires pour lancer le récit afin d'accéder à une autre réalité. Les autres paysages présents dans le livre sont des endroits listés comme lieux chargés énergétiquement du canton de Fribourg, comme la cascade de Bellegarde.

Il était important d'incorporer des plantes dans le projet car, d'une part, beaucoup de guérisseurs font appel à elles d'une manière ou d'une autre et, d'autre part, on peut également lire dans le procès de Claude Bergier qu'il travaillait avec de nombreuses plantes pour soigner du bétail ou des gens. Les plantes ont une très forte symbolique dans l'imagerie de la sorcellerie ; regardez l'importance de la mandragore par exemple et tous les mythes autour de celle-ci (cf. Harry Potter). Aussi, lors des séances, plusieurs médiums m'ont décrit différentes plantes utilisées par Claude Bergier et la manière dont il les employait. Ils parlent notamment d'un recueil dans lequel il les répertoriait. J'ai donc trouvé important d'inclure des herbiers de plusieurs plantes dites magiques, associées à la sorcellerie, présentes dans le canton de Fribourg, comme la Bryone, le Millepertuis ou la Belladone.

Dans le livre, nous avons choisi de placer ces plantes de part et d'autre des reproductions du manuscrit du procès, les enveloppant comme pour utiliser leur pouvoir guérissant afin de neutraliser ou "nettoyer" les écrits très durs qui relatent notamment les séances de torture de Claude Bergier.





© Meghann Riepenhoff (1979, USA), Littoral Drift #964 (Ft. Ward Beach, WA 02.20.18), Five Churning Waves, 2018, 3 cyanotypes dynamiques, 106.5x458 cm. Courtesy Yossi Milo, New York – Paris Photo 2018

## ÉVÉNEMENT

### Paris Photo au féminin pluriel

Paris Photo, Grand Palais, Paris, FR, 08.11. – 11.11.2018 ; 07.11.10. – 11.2019

[www.parisphoto.com](http://www.parisphoto.com)

Parmi les nouveautés proposées en 2018 par la 22<sup>ème</sup> édition de Paris Photo – foire internationale dédiée à la photographie créée en 1997 et dirigée par Florence Bourgeois et Christoph Wiesner dès 2015, – plus de 60'000 visiteurs ont pu découvrir *Curiosa*, un secteur thématique consacré cette année au corps fantasmé, érotique, sexuel, genré, performé et, souvent, militant, en particulier chez les artistes féministes. Les propositions de 14 galeries ont été choisies par la curatrice Martha Kirszenbaum. Des galeries du secteur principal ont également mis en avant les pratiques performatives des années 1960-1970 à aujourd'hui. La thématique du corps comme manifeste artistique fut ainsi abordée de manière variée et captivante.

Une autre initiative, née d'une collaboration entre le Ministère de la Culture et Paris Photo, est le parcours *Elles X Paris Photo* : lors de sa déambulation dans les allées de la foire, le visiteur découvre des œuvres sélectionnées par la curatrice d'exposition indépendante Fannie Escoulen et signalées par une étiquette rouge. Une élégante petite publication est offerte pour accompagner la visite ; elle contient un portfolio de 26 images présentées comme un glossaire ludique de mots-clés (angélique, bourgeoise, Cendrillon...zinzin) ainsi que les reproductions des 100 œuvres choisies. Ce parcours traverse toute l'histoire de la photographie.

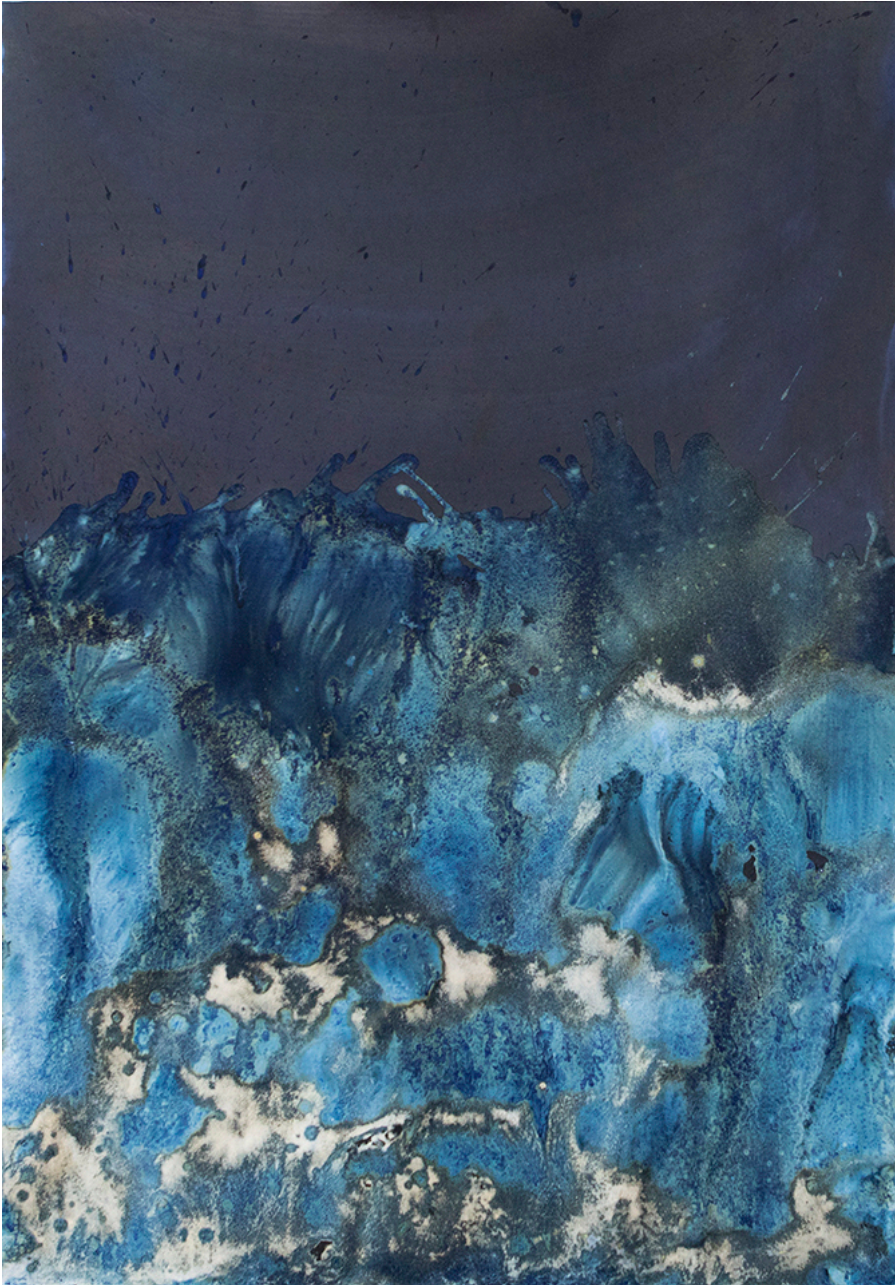
Je vous propose de découvrir dans les pages de *Photo-Theoria* une sélection d'images contemporaines. Selon les chiffres fournis par Paris Photo, il reste cependant du chemin à faire pour une meilleure visibilité des artistes femmes : 887 artistes étaient exposés dont 697 hommes (78.6%) et 190 femmes (21.4%).

Parcourir l'ensemble de Paris Photo nécessite plus d'une journée car la foire présente 199 exposants dans 5 secteurs, dont 31 éditeurs qui organisent près de 300 signatures d'ouvrages publiés récemment. Deux tiers des 168 galeries sont européennes, dont 31% de galeries françaises. L'Asie est peu représentée (Japon, Chine), de même que l'Afrique et l'Amérique latine, alors que 20% des galeries sont nord-américaines.

Le secteur Prismes, créé en 2015 au Salon d'Honneur du Grand Palais, est tout particulièrement intéressant. Son concept est comparable à celui d'Unlimited à Art Basel puisqu'il s'agit de mettre en avant des œuvres de grand format, de vastes séries ou des installations d'envergure, présentées cette année par 14 galeries. Ce secteur propose également deux expositions consacrées à une sélection d'œuvres effectuée dans des collections de grande qualité, la McEvoy Family Collection et la J.P. Morgan Chase Art Collection.

En 2018, Paris Photo s'associa avec une cinquantaine d'institutions dans le cadre du programme intitulé *À Paris pendant Paris Photo*. J'ai sélectionné ici le projet de Ron Amir, présenté au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, car sa présentation combinée de photographies et de vidéos sur les migrants africains en Israël m'a semblé très pertinente.

Nassim Daghighian



© Meghann Riepenhoff (1979, USA), Littoral Drift #964 (Ft. Ward Beach, WA 02.20.18, détail)

" This work stems from my fascination with the nature of our relationships to the landscape, the sublime, time, and impermanence. Entitled *Littoral Drift*, a geologic term describing the action of wind-driven waves transporting sand and gravel, the series consists of camera-less cyanotypes made in collaboration with the landscape and the ocean, at the edges of both. The elements that I employ in the process — waves, rain, wind, and sediment — leave physical inscriptions through direct contact with photographic materials. Photochemically, the pieces are never wholly processed; they will continue to change over time in response to environments that they encounter, blurring the line between creation and destruction. As part of the larger project, I selectively re-photograph moments in the evolution of the images, to generate a series of static records of a transitory process. Entitled *Continua*, the progressive images are shown as polyptychs. Perhaps where the fugitive cyanotypes are analogies for a terrifyingly fleeting and beautiful existence, the process of re-photographing them is a metaphor for the incorporation and mediation of photography in the contemporary human experience. "

Meghann Riepenhoff





© Ester Vonplon (1980, CH), Untitled, 2018, c-print, 160x120 cm. Courtesy Stephan Witschi, Zurich – Paris Photo 2018

" For the last 6 years of my work it has always been about snow, ice, glaciers - it was about observing the snow falling and about white as a concept and what it stands for in Western culture. We cover a dead body with white sheets - the snow covers the landscape and what ever there is. A white landscape without horizon, only the structure left, remains disoriented. We lose ratio, we lose time and place. Things that are of great importance in photography. White can be nothing. Can be a sheet of paper. From that point of white as a big space to fill, I started to colorize the snow. For half of the year my vicinity and pretty much everything I see from my window view is a landscape that is covered with white. Why does snow has to look white? Why do we never question the color of snow? From observing the snow I started to intervene with nature and the landscape, and started to produce my own snow in my own colors. Where will all the white go when the snow melts? "

Ester Vonplon





© Delphine Burtin (1974, CH / FR), Sans titre, de la série Fragments, 2018, impression pigmentaire, 80x57 cm Courtesy Gallery Fifty One, Anvers – Paris Photo 2018

" Au gré de mes pérégrinations aux abords d'une rivière en Bretagne, le Trieux, j'ai récolté des plantes et les ai ramenées en studio.

En marchant dans cette nature dense et débordante, je me suis imprégnée de ce que représente la notion de territoire : comment le végétal en prend-il possession ? Comment l'humain se l'approprié-t-il ? Il y a des endroits où les enjeux naturels et humains entrent en friction. Cette ligne de rencontre flexible est en constant mouvement.

Coupés, pliés, soustraits, ces végétaux sont devenus le matériau de mes compositions. Décidant de ce qui est inclus ou exclu, dérobant à notre vue des parties, j'ai façonné le végétal selon mes envies. Parallèlement, j'ai photographié la nature telle quelle, avec sa force, sa densité et sa diversité. Entre images construites et nature brute, épure et foisonnement, les enjeux territoriaux se dessinent à l'image de notre rapport à la nature et à l'autre.

Ce projet a été réalisé lors d'une résidence avec le centre d'Art GwinZegal et le Pays de Guingamp. "  
Delphine Burtin



© Nancy Wilson-Pajic (1941, USA), Falling Angels n°11, 1995, photogramme, cyanotype sur papier aquarelle, 220x142 cm, unique. Courtesy Robert Koch Gallery, San Francisco – Paris Photo 2018

« Un jour un ange se mit à douter de sa propre existence. Pour être sûr, de se libérer une fois pour toute de cette terrible question, il se jeta dans le vide. Il n'avait rien d'autre auquel se mesurer. »  
Nancy Wilson-Pajic

Née aux États-Unis en 1941, Nancy Wilson-Pajic réside et travaille en France depuis la fin des années 1970. Elle s'essaie à la performance, à la vidéo et à l'écriture avant de se consacrer définitivement à la photographie, tout en gardant un lien avec ces formes d'expression. Depuis 1965, Nancy Wilson-Pajic utilise des formes narratives afin de réaliser des œuvres d'art textuelles, axées sur le contenu. Pionnière de la pratique de l'installation, elle a joué un rôle important dans l'avant-garde des années 1970. Ayant commencé à travailler à Paris en 1978, elle y a mis au point un système imagé unique à partir d'émulsions de pigments photographiques, créant ainsi des séquences narratives d'images évocatrices.

Source : <http://paviotfoto.com/accrochages/nancy-wilson-pajic-falling-angels-1995-1997/>



© Lisa Sartorio (1963, IT), Untitled 11 (conflit israélo-palestinien), 2018, de la série *Ici ou ailleurs*, impression pigmentaire sur papier Awagami Murakumo Kozo, 30x30 cm, encadré 43.5x43.5 cm, unique. Courtesy Galerie Binome, Paris – Paris Photo 2018

Partant du constat critique à l'égard d'images désincarnées et lissées par la diffusion médiatique, Lisa Sartorio s'empare de photographies de villes ravagées par les bombardements, qu'elle imprime sur papier Awagami kozo. Elle vient ensuite travailler manuellement à la surface de ce papier épais à la texture extrêmement fibreuse, et opère divers traitements de l'ordre du gommage, du plissement ou encore de l'effritement. En détériorant ces photographies de lieux, dont elle ne conserve pour identification que le nom du conflit en sous-titre, elle amène le regardeur à l'épiderme de l'image, comme une surface pelée, fragile et réactive. En modelant l'image de ses doigts, elle convoque dès lors de nouveaux signes. Elle charge le papier d'une expérience, lorsque dans sa planéité, la photographie ne suffisait plus à évoquer l'histoire d'un moment tragique. De ces histoires fugaces, dont les traces et stigmates tendent inévitablement à s'estomper de nos mémoires parce que non vécues, Lisa Sartorio propose d'en restituer une forme matériellement sensible et impactée. La série *Ici ou ailleurs* redouble dès lors l'effondrement de la représentation des conflits contemporains par la photographie médiatique. Elle restaure notre considération de l'autre et du vivant, en interrogeant par le sens du toucher, la distance prises avec ces images.

Source : [http://galeriebinome.com/new/wp-content/uploads/2018/05/DP\\_Faire-Surface\\_Lisa-Sartorio\\_Galerie-Binome\\_2018.pdf](http://galeriebinome.com/new/wp-content/uploads/2018/05/DP_Faire-Surface_Lisa-Sartorio_Galerie-Binome_2018.pdf)



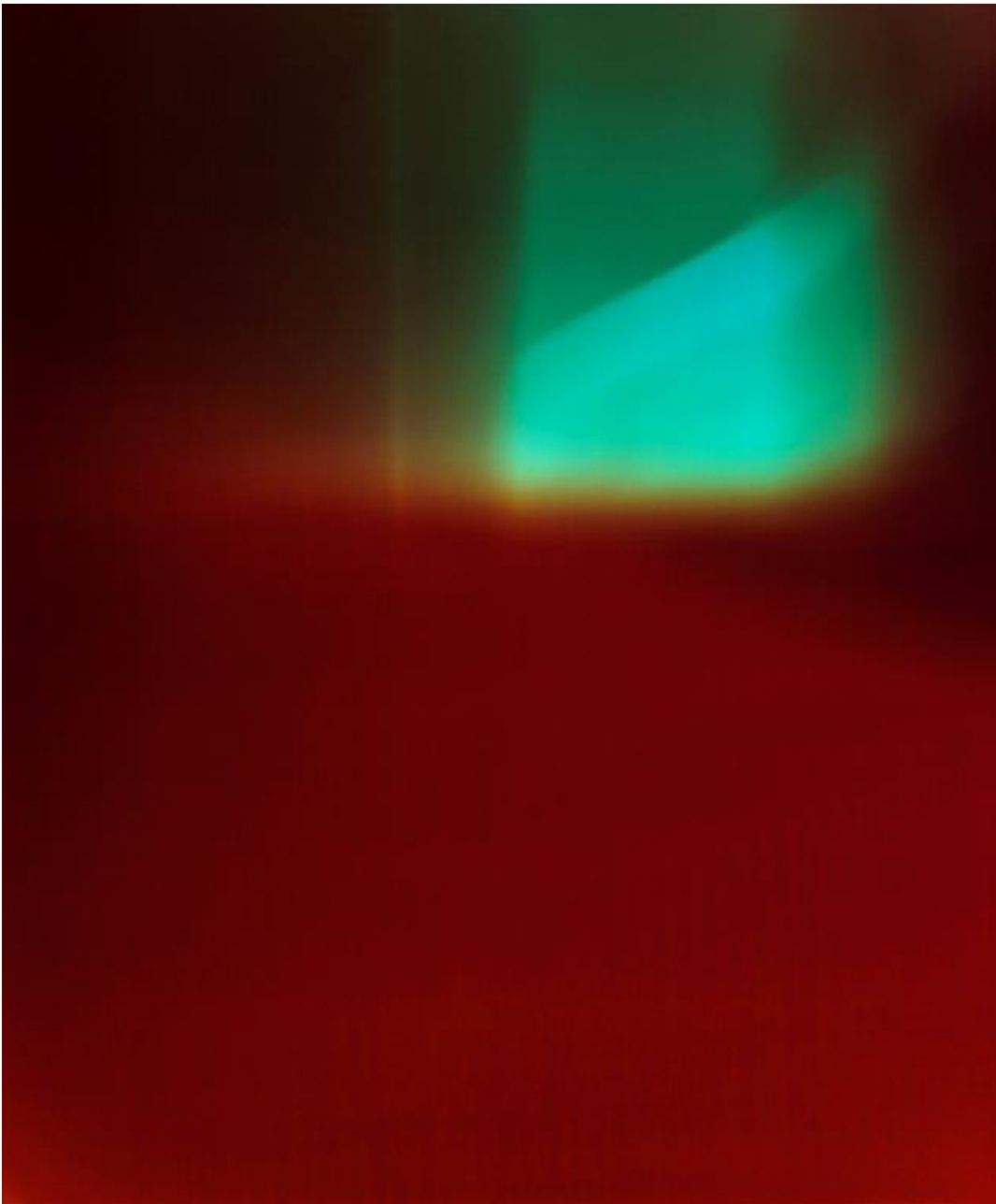


© Lydia Flem (1952, FR), Artemisia, 2017, de la série Féminicide, impression Lambda Durst sur papier argentique Fuji, 120x80 cm. Courtesy Françoise Paviot – Paris Photo 2018

Lydia Flem est psychanalyste, écrivain et photographe. Membre de l'Académie royale de Belgique, elle est l'auteur de livres traduits dans une vingtaine de langues. Comme de nombreuses femmes photographes, Lydia Flem détourne l'appareil photographique pour en faire le médium d'un regard intensément subjectif sur le monde, y compris sur elle-même dans ses autoportraits tragi-comiques. Sa pratique de la psychanalyse comme de l'écriture l'a conduite à poursuivre dans son travail d'artiste plasticienne le désir de révéler l'infinie richesse des détails de nos vies à la manière de l'infra-ordinaire de Georges Perec ou de l'inconscient optique de Walter Benjamin. Les photographies de Lydia Flem mettent en scène les associations inattendues de la mémoire, des rêves, des jeux de l'enfance mais aussi les archives de l'intime dans la tragédie de l'Histoire.

L'enjeu de sa démarche n'est pas de collecter le réel mais d'inventer des images pour le métamorphoser. Ses dispositifs photographiques éphémères s'offrent comme un assemblage mystérieux, souvent ludique, un rébus surréaliste dont l'interprétation demeure ouverte. Tels Lewis Carroll ou Claude Simon, Lydia Flem conjugue littérature et photographie, en une poétique où l'image se fait texte et le texte image. Ses photographies montrent non pas le manteau mais la doublure de nos émotions.

Galerie Françoise Paviot



© Laure Tiberghien (1992, FR), Filtres #4, 2017, c-print, 60x50 cm. Courtesy Galerie Lumière des roses, Montreuil – Paris Photo 2018

" Le labo-photo est pour Laure Tiberghien un cabinet de métaphores où le tirage, le développement sont autant de recettes d'alchimiste qui transmutent le temps en couleurs. Ce mur recouvert de feuilles de papier citrate (qui est un papier à noircissement direct) dont le rouge évolue au gré de son exposition à la lumière, entamant une progression rosée pour se crispier dans un rouge bruni, tanné, ne dévoile-t-il pas la durée cherchant sa carnation ? Les images ici n'ont pas la psychologie de la figuration, elles font surface du fond du temps et lui doivent tout. Néanmoins, quelques figures percent ici et là, des soupçons de désordre qui viennent mettre en tension l'organisation vers laquelle semblent s'assoupir toutes ces couleurs, ces surfaces plus ou moins réfléchissantes. Et cependant, tout verse à nouveau dans l'entropie, chaque teinte continue de s'intensifier, de se préciser, chaque reflet succombe à sa dégradation. Les objets qu'elle nous propose (comment les appeler ?) se déploient dans le temps. Comme Proust avec ses personnages, elle tente de les inscrire dans une durée, de leur faire prendre une place considérable dans le Temps. [...]

Tout le travail de Laure Tiberghien, je crois, repose sur l'articulation d'une responsabilité : comment restituer un peu de ce dont elle se sent quelque part, redevable à l'infinie lumière. Cela ne me semble pas exagéré de dire que, de proche en proche, elle puise un peu de lumière à l'état pur. Si la lumière est le sujet de la photographie, voici un travail éminemment photographique. "

Mats Gustau



© Cig Harvey (1973, GB), *Emily & The Falcon*, 2018, impression par sublimation thermique sur aluminium, 101.6x81.3 cm. Courtesy Robert Mann Gallery, New York – Paris Photo 2018





© Laura Henno (1976, FR), Maryann and Jack-Jack, Slab city (USA), de la série Outremonde, 2017, c-print, 103x130 cm. Courtesy Galerie Les filles du calvaire, Paris – Paris Photo 2018



© Ron Amir, Bisharah and Anwar's Tree, 2015, impression pigmentaire, 82x100 cm, de la série Doing Time in Holot, 2014-2016. Courtesy MAM Paris

### **Ron Amir. Quelque part dans le désert**

Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, Paris, 14.09.2018 – 06.01.2019

[www.mam.paris.fr](http://www.mam.paris.fr)

Composée de trente photographies grand format en couleurs et de six vidéos, l'exposition évoque les conditions de vie de réfugiés venus du Soudan et de l'Erythrée alors qu'ils étaient retenus dans le centre de détention de Holot, situé dans le désert du Néguev et aujourd'hui fermé. Ces migrants avaient fui vers Israël pour échapper à la terreur et à l'oppression dans leur pays d'origine et n'étaient pas autorisés à vivre ou travailler légalement en Israël. Bien qu'ils pouvaient se déplacer librement hors du centre d'Holot pendant la journée, ils étaient tenus de pointer matin et soir.

Les photographies de Ron Amir datant de 2014-2016 documentent les activités de journée de ces réfugiés. Elles montrent comment, en plein désert, et sans ressources, ils ont tenté de développer une vie commune et quotidienne. Utilisant des bâtons, du sable, des pierres et toutes sortes d'objets abandonnés, ils sont parvenus à construire des huttes communautaires ainsi que des salons de thé, des bancs, des salles de sport, des fours improvisés et d'autres équipements qui viennent compléter les équipements sommaires prévus à Holot.

Alors que les réfugiés eux-mêmes ne sont pas visibles sur les photographies, leur créativité, leur instinct de survie et leur sensibilité sont évidents dans les représentations de Ron Amir. Ce qui ressemble de prime abord à une photographie de paysage se révèle dans un second temps être une photo témoin, empreinte de l'attente avant la libération, du vivre ensemble et de l'espoir d'un foyer.





© Ron Amir, Stall (Closed), 2014, impression pigmentaire, 82x100 cm, de la série Doing Time in Holot, 2014-2016. Courtesy MAM Paris

L'une des caractéristiques du travail de Ron Amir tient dans son implication active dans la vie de la communauté qu'il choisit de photographier – généralement aux marges de la société qui nous entoure. Il a ainsi entamé son projet photographique à Holot par des visites sans but prédéfini, si ce n'est de faire connaissance avec les demandeurs d'asile. Dès ses premières visites, les frontières entre action politique et art ont commencé à se brouiller. Contrastant avec la photographie documentaire ou de presse traditionnelle, les photographies de Ron Amir véhiculent plusieurs messages simultanément. Elles témoignent de la détresse sociale tout en racontant la créativité foisonnante des personnes qui la subissent. Elles sont à la fois un document et une métaphore.

Curateurs : Noam Gal, Emmanuelle de l'Ecotais

Né en 1973, Ron Amir est une voix singulière sur la scène de la photographie contemporaine en Israël. Connu pour ses projets à long terme de photographie engagée socialement, Ron Amir a présenté son travail dans de nombreuses expositions individuelles et collectives, en Israël et à l'étranger. Ron Amir vit et travaille à Tel Aviv, Israël.





© Ron Amir, Khamis's Kitchen, 2015, impression pigmentaire, 130x160 cm, série Doing Time in Holot, 2014-2016. Courtesy MAM Paris



© Ron Amir, Dining Corners, 2016, impression pigmentaire, 130x160 cm, série Doing Time in Holot, 2014-2016. Courtesy MAM Paris



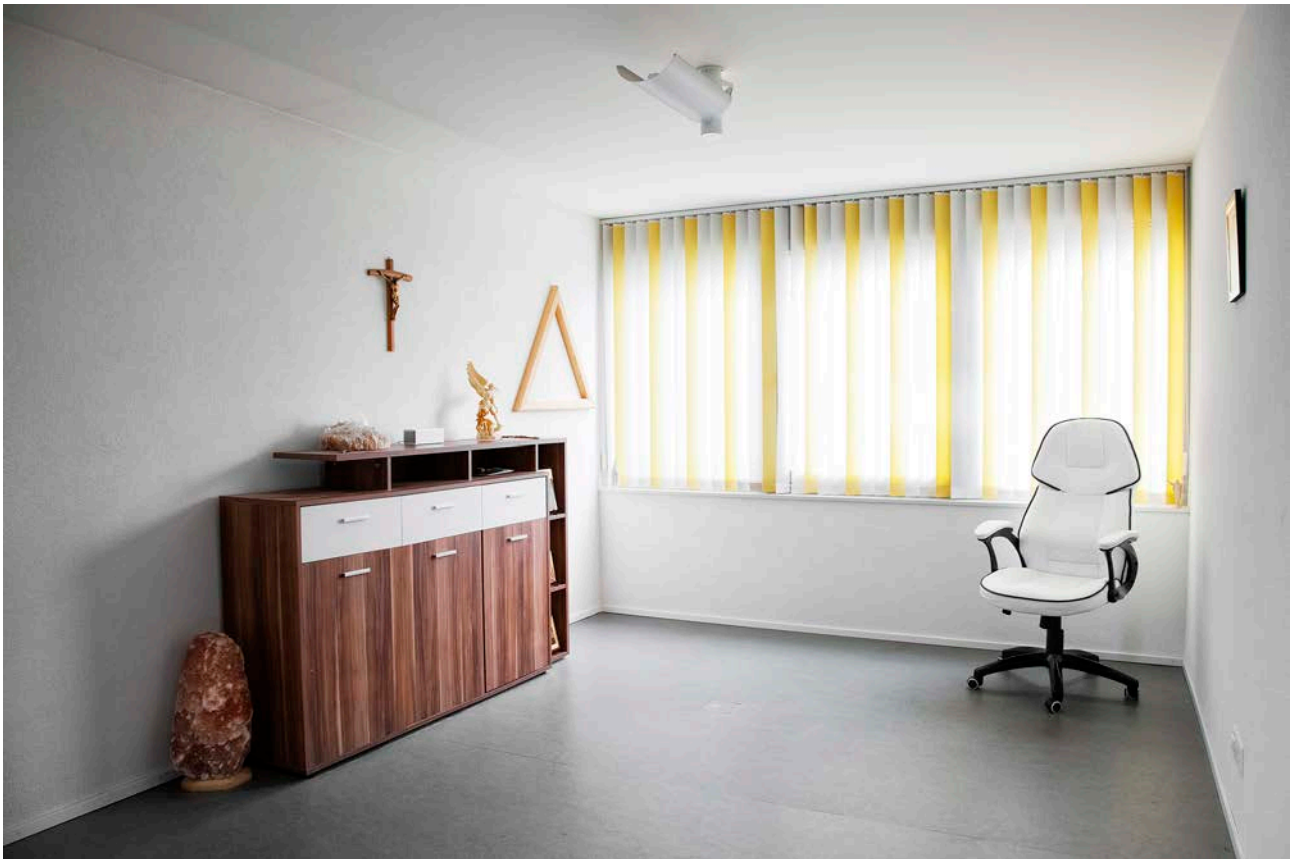


© Ron Amir, Oven, 2015, impression pigmentaire, 130x160 cm, de la série Doing Time in Holot, 2014-2016. Courtesy MAM Paris





© Ron Amir, Mosque, 2016, impression pigmentaire, 130x160 cm, de la série Doing Time in Holot, 2014-2016. Courtesy MAM Paris



© Virginie Rebetez, Cabinet de Frédéric Jacquat, Cheyres (Fribourg), de la série *Malleus Maleficarum*, 2018. Courtesy BCU Fribourg

## NOUVELLES EXPOSITIONS

### **Virginie Rebetez. *Malleus Maleficarum***

Photobastei, Zurich, 22.11. – 16.12.2018

[www2.fr.ch/bcuf](http://www2.fr.ch/bcuf) [www.photobastei.ch](http://www.photobastei.ch)

L'Enquête photographique fribourgeoise 2018 a été confiée à Virginie Rebetez (1979, CH). La photographe lausannoise s'est intéressée aux médiums et guérisseurs, très répandus dans cette région catholique de la Suisse et bien enracinés dans la culture fribourgeoise. Elle a fait connaissance avec leur personnalité et leurs pratiques en les plaçant dans un contexte historique plus large de chasse aux sorcières.

*Malleus Maleficarum* (" Le Marteau des sorcières ") est le traité écrit à la fin du 15<sup>ème</sup> siècle par Henri Institoris et Jacob Sprenger, de zélés inquisiteurs dominicains particulièrement misogynes. L'ouvrage, utilisé jusqu'au 17<sup>ème</sup> siècle dans le cadre de la chasse aux sorcières en Europe, fut réédité plus de trente fois.

"*Malleus Maleficarum* est probablement la tentative la plus ambitieuse et audacieuse de l'artiste d'explorer l'espace entre le visible et l'invisible, d'imaginer et de repenser l'histoire sous un nouvel angle. Le passé fait irruption à travers le personnage de Claude Bergier, accusé de sorcellerie et amené au bûcher le 5 août 1628 à Fribourg. Rebetez fait revenir Bergier en interrogeant les médiums sur lui, construisant ainsi des ponts entre les gens et les lieux séparés dans le temps et l'espace. *Malleus Maleficarum* est un livre personnel et intime, une réflexion sur la vie et une acceptation de l'inconnu; le langage photographique est poussé dans ses derniers retranchements dans le but de représenter la réalité et ce qui la dépasse."

Olga Yatskevich

Le Service de la culture du canton de Fribourg a créé l'Enquête photographique fribourgeoise en 1996. Sur concours, il confie à un photographe la réalisation d'une enquête sur un sujet documenté. L'Enquête fait ensuite l'objet d'une exposition et, en général, d'une publication. Elle est conservée à la Bibliothèque cantonale universitaire. L'Enquête, conduite tous les deux ans, vise à encourager la création artistique et à constituer un patrimoine photographique contemporain consacré au canton.



© Virginie Rebetez, Rasia Baumgartner, Plasselb (Fribourg), de la série Malleus Maleficarum, 2018. Courtesy BCU Fribourg





© Solène Gün, de la série *Turunç*, 2018. Lauréate du Prix Photoforum 2018. Courtesy Photoforum Pasquart

### **Prix Photoforum 2018**

Photoforum Pasquart, Bienne / Biel, 02.12.2018 – 13.01.2019  
[www.photoformumpasquart.ch](http://www.photoformumpasquart.ch)

Avec : Anna-Tia Buss, Solène Gün, Maia Gusberti, Clément Lambelet, Vincent Levrat, Raphaël Lods, Olivier Lovey, Andrea Marioni, Anastasia Mityukova, Nicolas Polli, Marcel Rickli, Daniel Rihs, Maya Rochat, Nora Teylouni.

Le Prix Photoforum 2018 a été décerné cette année à la photographe Solène Gün (1996) pour son projet *Turunç* [Orange amère]. Ses photographies sont exposées en compagnie de treize autres travaux sélectionnés par le jury. *Turunç* est une immersion dans le quotidien de jeunes hommes issus de l'immigration turque, dans les banlieues berlinoises et parisiennes où la photographe a elle-même vécu une partie de son enfance. Partant du constat que ces lieux et ceux qui y vivent sont souvent stigmatisés et dénigrés, Solène Gün explore leur quotidien, et leur univers marqué par la tension entre désir de se cacher et besoin de se montrer. Le jury a été convaincu par l'écriture photographique forte et singulière de Solène Gün, et la subtilité et complexité de son approche d'un sujet généralement marqué par des représentations violemment stéréotypées.

L'édition 2018 du Prix Photoforum a reçu les candidatures et propositions de 130 artistes. Le jury, composé de Beatrice Brunner (directrice, Galerie Beatrice Brunner), Sascha Renner (curateur, Fotostiftung Schweiz et Coalmine Forum für Dokumentar fotografie, Winterthur), Andrea Gohl (artiste, membre du comité), Brigitte Lustenberger (artiste, membre du comité), et Danaé Panchaud (directrice du Photoforum), a procédé à la sélection de la lauréate et des nominés pour l'exposition du Prix Photoforum 2018.



© Solène Gün, de la série Turunç, 2018. Lauréate du Prix Photoforum 2018. Courtesy Photoforum Pasquart

Le Photoforum Pasquart invite chaleureusement tous les photographes et artistes professionnel-le-s (suisses ou vivant en Suisse) à soumettre leurs œuvres pour le Prix Photoforum. Toutes les disciplines de la photographie – installation, photographie, vidéo, support numérique – sont les bienvenues. Créé en 1993, ce concours a déjà récompensé 26 photographes et artistes. Le Prix Photoforum décerne à un-e lauréat-e un prix doté d'un montant de CHF 5'000.-. Une quinzaine de photographes sont sélectionnés pour l'exposition du Prix qui a lieu en décembre-janvier. Les nominés sont par ailleurs invités au Kick-Off Day, une journée de rencontres et d'échanges avec des intervenants du monde de l'art et de la photographie. Les intervenants du Kick-Off Day en 2018 sont Andreas Koller et Patrick Frey (Edition Patrick Frey), Maren Polte (HKB) et Yann Mingard (artiste). Le Prix Photoforum donne ainsi l'opportunité aux professionnel-le-s de l'image de présenter leurs travaux à des personnalités reconnues et de faire l'objet d'une exposition collective pour laquelle ils bénéficient d'un accompagnement curatorial.



© Solène Gün, de la série Turunç, 2018. Lauréate du Prix Photoforum 2018. Courtesy Photoforum Pasquart





© Solène Gün, de la série Turunç, 2018. Lauréate du Prix Photoforum 2018. Courtesy Photoforum Pasquart



© Andrea Mantovani, *Le Chant du Cygne*, 2017-2018. Courtesy Focale

Buteo (latin). Oiseau de proie dans la forêt de Bialowieza.

### **Andrea Mantovani. Le chant du Cygne**

Galerie Focale, Nyon, 18.11.2018 – 23.12.2018

[www.focale.ch](http://www.focale.ch)

Lauréate du Prix Focale – Ville de Nyon 2018, Andrea Mantovani (née en 1985) a été choisie par le jury afin de saluer sa démarche engagée et originale qui porte sur les risques de disparition de la plus grande forêt primaire d'Europe située dans la partie orientale de la Pologne. Depuis le début de l'année 2016, la forêt de Bialowieza est en effet le théâtre de l'un des plus importants conflits environnementaux en Europe. Des lieux, protégés par l'Unesco depuis 1979 comme réserve de la biosphère et patrimoine mondial, ainsi que par la législation européenne en tant que site Natura 2000, sont menacés de destruction par le ministère de l'environnement polonais qui y mène une campagne de déforestation massive. Durant 6 mois, de septembre 2017 à février 2018, Andrea Mantovani a exploré la forêt millénaire de Bialowieza en cherchant à saisir les tenants et les enjeux de ce conflit. Dans son approche, la photographe alterne des images de paysage célébrant la force et la beauté d'une nature immuable et des photographies plus allégoriques, habilement mises en scène. Elles renvoient à la complexité de cette crise et évoquent de manière métaphorique certains aspects de l'affrontement qui oppose un gouvernement traditionaliste aux valeurs défendues par les militants écologistes. La série *Le Chant du Cygne* forme ainsi un ensemble visuellement cohérent qui a convaincu le jury du Prix Focale – Ville de Nyon 2018 par la justesse des choix formels et la force d'évocation qui en découle.

Même si le prix ne revient qu'à un seul photographe, le jury tient également à féliciter Sarah Carp (1981 ; vit et travaille à Yverdon) pour son travail intitulé *Renaissance* et Meinrad Schade (1968 ; vit et travaille à Zurich) pour son travail intitulé *Unresolved*.





© Andrea Mantovani, *Le Chant du Cygne*, 2017-2018. Courtesy Focale

Camille Plancher, activiste français. Il s'attache aux arbres lors d'actions de blocage pour éviter leur abattage.

Géographe de formation, Andrea Mantovani a travaillé durant six ans en Europe sur des problématiques environnementales et sociales. Voyant dans l'image un instrument de témoignage indispensable, elle se consacre dès 2015 à la photographie de manière professionnelle et rejoint le studio Hans Lucas. Elle se consacre depuis à des projets à long terme alternant des travaux de commande et des projets personnels. Andrea Mantovani est lauréate du prix talent émergent du Festival de la Gacilly 2018 et finaliste de la Bourse du Talent #73 en catégorie reportage. Elle vit et travaille à Paris.

Le Prix Focale – Ville de Nyon consiste en un montant de CHF 5'000.- permettant la production d'un ensemble photographique qui est présenté en exposition à la galerie Focale en novembre-décembre. Le jury 2018 était composé de : Reto Camenisch (président), responsable de la filière de photographie rédactionnelle au MAZ – Die Schweizer Journalistenschule à Lucerne ; Sarah Girard, directrice du festival des Journées photographiques de Bienne ; Christian Karcher, membre de la Commission des Affaires culturelles de la ville de Nyon ; François Schaer, membre du comité de Focale et photographe ; Aurélien Garzarolli, membre du comité de Focale et tireur professionnel.

La galerie Focale expose et défend une photographie documentaire contemporaine, soulevant une problématique sociale ou environnementale. Elle soutient les photographes présentant un travail complet et conséquent en mettant en valeur des travaux de qualité, aboutis et résultant d'une réflexion tant au niveau de la forme que du contenu. Notre librairie spécialisée offre un choix de près de deux mille titres couvrant tous les aspects du médium photographique aussi bien dans le domaine technique qu'artistique. A travers sa librairie, Focale tient également à mettre en avant les monographies de jeunes photographes suisses peinant à trouver leur place dans les rayons des grandes chaînes de distribution.

À voir aussi, *Coullisse(s)*, par les membres de soutien de Focale, Esp'Asse, Nyon, 24.11. – 06.12.2018





© Andrea Mantovani, *Le Chant du Cygne*, 2017-2018. Courtesy Focale

Activiste portant un squelette de bison. La disparition de la forêt menace le peuplement sauvage le plus important d'Europe.



© Andrea Mantovani, *Le Chant du Cygne*, 2017-2018. Courtesy Focale

Performance. Construction de palettes dans la zone déforestée de Bialowieza représentant ce que deviendra le bois coupé.





© Daniel Mueller, de la série en cours *Zoological Mystery Tour*. Courtoisie de l'artiste

### **Daniel Mueller. Zoological Mystery Tour**

L'Atelierphoto, Nyon, 10.11. – 31.01.2019

[www.latelierphoto.org](http://www.latelierphoto.org)

L'exposition *Zoological Mystery Tour* traite de la représentation du monde animal dans les muséums d'histoire naturelle. Le photographe Daniel Mueller y explore en effet les stratégies liées à la mise en scène de la nature dans un milieu artificiel. Par différents procédés formels, il met ainsi en évidence, à travers des images réalisées à la chambre, le paradoxe existant à vouloir figer une nature par essence fugace et évoque in fine la conception que l'homme se fait du monde.

" Dans la série photographique *Zoological Mystery Tour*, la nature se fige pour faire surgir les contradictions du réel. L'espace muséal prend la forme d'un artifice au sein duquel la nature, ainsi exposée, se donne à voir fragmentée. Daniel Mueller suggère par le détail le caractère illusoire et parfois anachronique du muséum qui, au travers de procédés étonnants, s'évertue à mettre la nature en boîte. En réponse, il se joue des effets de la muséification et propose à son tour de mettre en boîte l'espace muséal.





© Daniel Mueller, de la série en cours *Zoological Mystery Tour*. Courtoisie de l'artiste

L'artiste investit l'espace du musée d'histoire naturelle pour le raconter autrement, et rendre compte d'une réalité transgressée. Au fil des cimaises, les dispositifs de mise en scène du réel trahissent le caractère paradoxal du musée qui prétend reconstituer une nature authentique. L'artiste raconte ainsi cette ambiguïté et la révèle par l'image. Fragment d'une réalité artificielle, les spécimens naturels se réduisent alors pour ne signifier plus qu'un détail, et surgissent au cœur de décors factices où le dispositif muséal introduit un rapport parfois étrange entre l'espace et l'objet.

Dans le travail de Daniel Mueller, l'objet traité subit une double réduction ; image d'une image, il devient le fragment d'un fragment. Par ce procédé de mise en abyme, l'artiste évoque l'irréductible ambivalence de l'image, tout comme il souligne le caractère insaisissable de la nature au prisme d'un mouvement perpétuel. Ici, l'artiste renforce ce paradoxe par le recours à un procédé photographique archaïque : en réalisant ces photographies à la chambre, il interroge les effets de temporalité en confrontant le caractère figé des images à une nature indéfiniment mouvante. La lenteur de la prise de vue suggère également l'aspect contemplatif du musée et, par ce biais, transpose le rôle du chercheur/scientifique qui observe la nature in situ sur un temps long. "

Mylène Steity, historienne de l'art



© Masfiqur Akhtar Sohan (NurPhoto Agency), Bangladesh, 2017. La répression militaire pousse de nombreux Rohingyas, un groupe ethnique de Birmanie, sur le chemin de l'exil. À Cox's Bazar, au Bangladesh, ils observent les maisons incendiées de l'autre côté de la berge, dans leur pays d'origine. 3<sup>ème</sup> prix Singles General News. Courtesy World Press Photo 2018 / MNS

## World Press Photo 2018

Château de Prangins, Musée national suisse, Prangins, 09.11. – 09.12.2018  
[www.nationalmuseum.ch](http://www.nationalmuseum.ch)

Les meilleures photos de presse du monde ? Comment le savoir au vu de ces chiffres impressionnants ! Pour l'édition 2018 du World Press Photo, le jury a examiné plus de 73'000 images envoyées par plus de 4500 photographes de 125 pays. Seuls 42 photographes ont été sélectionnés, il s'agit donc d'un processus drastique. Toutefois, l'intérêt de l'exposition du World Press Photo est non seulement de présenter les clichés de presse primés, mais aussi de mettre en évidence les nouvelles formes du photojournalisme.

Depuis les années 1950, la World Press Photo Foundation, sise à Amsterdam, encourage la photographie de presse internationale en soutenant les auteurs des images et en récompensant chaque année les meilleurs travaux dans huit catégories. Pour l'édition actuelle, le jury, composé de 16 membres, a reçu au total 73'044 clichés de 4548 photographes issus de 125 pays et nommé 42 photographes originaires de 22 pays. Outre les critères techniques et esthétiques, celui-ci a en particulier retenu les images qui représentaient au mieux un événement marquant de l'année précédente ou une thématique sociale majeure.

Dans un monde connecté où les possibilités numériques ne cessent de se développer, l'actualité mondiale est de plus en plus documentée et diffusée à travers différents médias. Le Digital Storytelling Contest (qui s'appelait jusqu'en 2016 Multimedia Contest) a distingué pour la huitième fois des lauréats dans quatre catégories, parmi 308 productions envoyées. La catégorie Immersive Storytelling s'intéresse aux projets « immersifs », c'est-à-dire donnant la sensation de se trouver au milieu de l'action. Ceux-ci peuvent intégrer des photos et des vidéos, mais aussi des animations, des illustrations, des textes et de la musique. *Under a Cracked Sky*, le film de réalité virtuelle qui a remporté le prix dans cette section, met le spectateur dans la peau d'un plongeur évoluant sous la banquise de l'Antarctique. Le Musée national expose les trois meilleures réalisations de chaque catégorie.





© Ivor Prickett (The New York Times), Mossoul-Ouest, Irak, 2017. En mars 2017, après les combats à Mossoul-Ouest, des civils font la queue pour recevoir une aide humanitaire dans le quartier d'Al-Mamoun. Courtesy World Press Photo 2018 / MNS



© Daniel Beltrá, Brésil, 2017. La déforestation de l'Amazonie brésilienne ne cesse de progresser. Cette mine de fer est située à seulement 30 kilomètres du parc national du Tumucumaque dans l'État d'Amapá, au Brésil. Courtesy World Press Photo 2018 / MNS





© Guillaume Perret, *Daniela – la traversée du cancer*, 2017, publié dans HNE magazine. Courtesy Swiss Press Photo 18 / MNS

### **Swiss Press Photo 18**

Château de Prangins, MNS – Musée national suisse, Prangins, 09.11. – 03.03.2019  
[www.nationalmuseum.ch](http://www.nationalmuseum.ch)

Lauréats (1<sup>er</sup> prix par catégorie) : actualité : Reto Oeschger ; vie quotidienne : Karin Hofer ; reportage suisse Niels Ackermann ; portrait : Guillaume Perret ; sport : Simon Tanner ; étranger : Alex Kühni.

Un regard dans les coulisses de la politique ou un reportage dans les vallées de montagne reculées : l'exposition *Swiss Press Photo 18* revient sur une année riche en événements et prouve une fois de plus que les images de presse sont non seulement informatives mais également touchantes. L'exposition des meilleures photos de presse suisses au Musée national suisse s'inscrit déjà dans une certaine tradition. Les visiteurs pourront passer en revue l'année 2017 selon six catégories : Actualité, Quotidien, Reportages suisses, Portraits, Sport et Étranger.

Les clichés montrent non seulement les événements majeurs mais mettent aussi en lumière des scènes moins connues, comme les derniers préparatifs du couple Berset avant le dîner de gala donné en l'honneur du président chinois Xi Jinping. Le regard dans l'antichambre du pouvoir illustre une facette de la politique plus amusante que celle qu'on connaît habituellement, sans pour autant tomber dans le ridicule. Le reportage photo consacré au seul dentiste mobile de Suisse, qui se rend en mini-bus dans les vallées les plus reculées d'Uri pour soigner les patients à domicile, est également étonnant. Une fois la consultation terminée, il arrive que praticien et patient prennent ensemble un café accompagné d'une tranche de gâteau.

Le titre de photographe de l'année a été décerné au Neuchâtelois Guillaume Perret, 44 ans, pour un cliché mêlant souffrance et espoir. Celui-ci représente une Daniela, qui se montre à l'image confiante en l'avenir, ce que la photo documente de façon impressionnante et sensible. *Swiss Press Photo 18* raconte de nombreuses histoires, tantôt avec des séries de photos, tantôt avec un seul cliché. Il vaut la peine de se plonger dans ces univers visuels afin de découvrir les événements et les destins qui se cachent derrière.



© Guillaume Perret, *Daniela – la traversée du cancer*, 2017, publié dans HNE magazine. Courtesy Swiss Press Photo 18 / MNS

#### Photographe Swiss Press de l'année 2018

Dans le portrait-reportage *Daniela – la traversée du cancer*, Guillaume Perret a photographié une femme de 67 ans, de Neuchâtel, atteinte d'un cancer du sein. Après l'opération et une chimiothérapie, celle-ci a décidé de montrer son corps avec pour seul message que le cancer peut être vaincu. En Suisse environ 40 000 personnes souffrent du cancer chaque année. Le portrait de Guillaume Perret n'est pas du domaine de l'actualité quotidienne, néanmoins il est d'une présence oppressante.

Guillaume Perret (1973). D'abord maçon puis enseignant, ce photographe autodidacte commence à vivre de la photo en 2005 en travaillant pour les quotidiens *l'Express* et *l'Impartial*. Photographe indépendant, il est mandaté par des entreprises comme par la presse suisse. Il co-fonde la nouvelle agence photographique Lundi13 avec 4 autres associés. Le portrait reste sa discipline de prédilection. Depuis 3 ans, il développe un travail personnel à mi-chemin entre le portrait et le reportage en se consacrant sur la durée à ses sujets. La sensibilité avec laquelle il représente l'intimité de ses sujets trouve un écho adapté aux questions liées à l'identité. Afin de garder un cadre homogène, il réalise ses séries avec un moyen-format Rolleicord ainsi qu'une focale unique de 75 mm.

Voir le témoignage de Guillaume Perret : <https://vimeo.com/255123319>

Publication : L'exposition est accompagnée du catalogue de Swiss Press Photo avec les meilleurs photos de presse de l'année, qui paraît cette année pour la vingtième fois (Editions Till Schaap).

Événement : Journée spéciale Photos de presse le dimanche 3 février 2019, avec notamment la présence des photographes Guillaume Perret, Niels Ackermann et Dom Smaz.



© Laia Abril, de la série *Suyay*. Courtesy CICR & CPG

### **Laia Abril. *Suyay***

CPG – Centre de la Photographie Genève, 07.11. – 25.11.2018

[www.centrephotogeneve.ch](http://www.centrephotogeneve.ch)

En quechua, *suyay* signifie « attendre ». Dix-huit ans après la fin du conflit armé au Pérou, près de 20 000 familles attendent encore et toujours des nouvelles de leurs proches disparus. Le travail de la photographe Laia Abril explore et raconte le poids de l'absence, l'épreuve des recherches et la manière dont la vie s'arrête lorsqu'un être cher disparaît sans laisser de trace. « Pour ces familles, le poids de l'absence est étouffant – certaines le portent depuis vingt ou trente ans », explique Laia Abril.

Cette exposition, organisée en partenariat avec le CICR, témoigne de leur souffrance mais aussi de leurs souvenirs, de leur résilience et des trésors de créativité qu'elles parviennent à mobiliser en réaction à la disparition d'un être cher. Les photographies de Laia Abril racontent le poids de l'attente, l'épreuve des recherches, mais aussi l'espoir, toujours vivace, de retrouver une mère, un père, une sœur ou un frère disparu. Pour ces milliers de personnes, attendre des années durant des nouvelles d'un proche, c'est se retrouver dans les limbes – suspendus entre la vie et la mort, sans pouvoir faire le deuil, ni aller de l'avant.





© Laia Abril, de la série Suyay. Courtesy CICR & CPG

#### Et après [Aftermath]

Mamá Angélica, alias Angélica Mendoza, est décédée le 28 août 2017, dix jours seulement après avoir pris connaissance du verdict du procès de deux militaires de la caserne de Los Cabitos, et eu confirmation que son fils figurait parmi les 109 personnes exécutées dans le centre militaire.

Égérie de la lutte des familles de disparus, Angélica avait été l'une des trois fondatrices de l'ANFASEP, en septembre 1983. Trois mois plus tôt, les militaires avaient arrêté son fils Arquímedes de 19 ans et l'avaient emmené à la caserne de Los Cabitos. Elle ne l'avait plus jamais revu.

*Les personnes qui recherchent un membre de leur famille disparu sont aujourd'hui âgées et décèdent les unes après les autres, ce qui réduit les chances de retrouver de nouveaux disparus. Lorsqu'on en retrouve cependant et qu'il n'existe plus de proches à qui restituer les restes, ceux-ci sont remis à la communauté à laquelle appartenait la personne disparue.*

Quant à Arquímedes, il n'a toujours pas été retrouvé, 35 après.

Enquêter sur les disparitions est essentiel. Depuis plus d'un siècle, le CICR aide les familles à faire valoir leur droit de savoir. Faire la lumière sur le sort des personnes portées disparues, aujourd'hui ou dans dix ans, est un engagement humanitaire autant qu'un droit reconnu par la loi.

« Le Comité international de la Croix-Rouge (CICR) gère aujourd'hui quelque 100 000 cas de personnes portées disparues, un nombre record – le plus élevé depuis 15 ans. Au-delà de ces chiffres, aussi impressionnants soient-ils, chaque cas implique une famille qui cherche sans relâche à savoir ce qu'il est advenu d'un des leurs : une femme qui cherche son mari depuis des décennies, ou un fils qui ne peut se résoudre à grandir sans son père. Ces photographies nous plongent au cœur de ces tragédies individuelles, avec beaucoup d'humanité et de sensibilité », souligne Gilles Carbonnier, vice-président du CICR.

Il est impossible de connaître aujourd'hui avec certitude le nombre de personnes disparues à la suite d'un conflit armé, sur les routes migratoires ou à cause d'une catastrophe naturelle. Le sort de ces personnes et l'impact de ces disparitions sur les familles, les communautés et la société en général demeurent cependant un problème humanitaire urgent que nous ne pouvons ignorer. Nous nous devons de chercher des réponses. Depuis plus de 100 ans, le CICR défend le droit des familles de savoir. Déterminer le sort des personnes disparues, aujourd'hui ou dans dix ans, est un acte d'humanité et un droit juridique.

Laia Abril (Barcelone, 1986) est une artiste multidisciplinaire (photographie, texte, vidéo et son). Son travail a été récompensé par le Tim Hetherington Trust Visionary Award 2018 et le Prix de la Photo Madame Figaro 2016, et elle est actuellement nommée pour le Prix Elysée.



© Jules Spinatsch, Snowden Habitat, Part 1 – Panorama, 600 images recorded from 15:30 to 17:29 with computer controlled camera, arranged in chronological order, Seujet Complex Geneva, 12.1.2013, épreuve numérique, encadrée, 136x404 cm. Courtesy CPG

### **Jules Spinatsch. Semiautomatic Photography (2003-2020)**

CPG – Centre de la Photographie Genève, 12.12.2018 — 02.02.2019  
[www.centrephotogeneve.ch](http://www.centrephotogeneve.ch)

Jules Spinatsch (1964, CH) a réalisé durant les quinze dernières années vingt-deux projets de photographies panoramiques à partir d'une webcam semi-automatique. Dès 2003, date de sa première exposition personnelle au CPG *Temporary Discomfort*, l'artiste a su répondre de manière artistique à un mode de production photographique qui n'allait par la suite que gagner en ampleur. Le premier panorama réalisé en 2002 durant le World Economic Forum à Davos, son lieu de naissance, marque un tournant dans l'histoire de la photographie critique. Trois années auparavant, Allan Sekula immortalisait en tant que civil (sans carte de presse, ni accréditation) au milieu de la foule de la grande manifestation contre la globalisation de l'économie à Seattle, le mouvement de l'alter mondialisme naissant.

#### Un début altermondialiste

Trois ans plus tard, Jules Spinatsch positionne sa caméra sur le toit de la bibliothèque de Davos pour enregistrer d'un côté le cortège des manifestants altermondialistes et de l'autre côté l'aspect d'une ville assiégée par l'armée suisse et fortifiée telle une citadelle du Moyen-Age. Il n'est pas dans la foule, mais loin, avec son programmeur, quelque part à l'abri des regards et des deux blocs censés s'affronter (manifestants et police). L'artiste parle d'un détournement de la webcam d'un lieu célèbre pour les sports d'hiver devenu célèbre entre autres grâce à des écrivains (Thomas Mann *Der Zauberberg*) ou des peintres (Ernst Ludwig Kirchner).

Le dispositif que l'artiste met en place est ambigu, car la webcam censée montrer l'état des pistes de ski prend aussi une position de caméra de surveillance dans l'usage qu'en fait l'artiste. Mais l'aspect paranoïaque se dissipe quand le cortège des manifestants arrive en retard à cause des fouilles de contrôle policières et que l'on n'aperçoit quasiment rien des altermondialistes sur son panorama. C'est le décalage entre la programmation faite par l'artiste et le déroulement réel qui donne un aspect absurde à l'entreprise, comme par exemple dans le cas de la pièce *Heisenbergs Offside*, qui enregistrerait le match des éliminatoires pour la Coupe du monde entre la France et la Suisse et où l'on ne voit presque jamais le ballon.

#### Des lieux de pouvoir

Pour son importance inaugurale, *Temporary Discomfort* sera de nouveau montré après 16 ans dans l'exposition au Commun. Une partie importante des pièces de Jules Spinatsch traitent des univers du pouvoir, que ce soit la bourse de Francfort ou la séance du conseil municipal de Toulouse (présentée dans l'exposition *Panoramic Scenes* en 2008 au CPG), que ce soit le réacteur atomique de Zwentendorf ou la prison pour jeunes à Mannheim (exposée dans *Caméra(Auto)Contrôle* en 2016 au CPG). Les panoramas liés au pouvoir, voire à un dispositif imaginé au 18ème siècle en Angleterre par Jeremy Bentham, auront une place importante dans l'exposition au Commun, et seront le plus souvent présentés en tant que papiers peints allant du sol au plafond sur une hauteur de 3,80 m.

Un autre aspect que cette série couvre se réfère aux lieux de divertissement, voire de spectacle dans nos sociétés de masse, à l'exemple du stade de foot de Heisenbergs Offside ou de l'opéra de Vienne. D'autres pièces seront montrées sous la forme de livres en plusieurs tomes, dont une page contiendra une image sur les 5000 ou 8000 nécessaires à la constitution du panorama. D'autres encore figureront sous forme de diaporamas sur deux écrans digitaux comme dans le cas de *Inside SAP* (exposé au CPG dans le cadre de l'exposition *Caméra(Auto)Contrôle* en 2016) ou comme tirage photographique encadré.





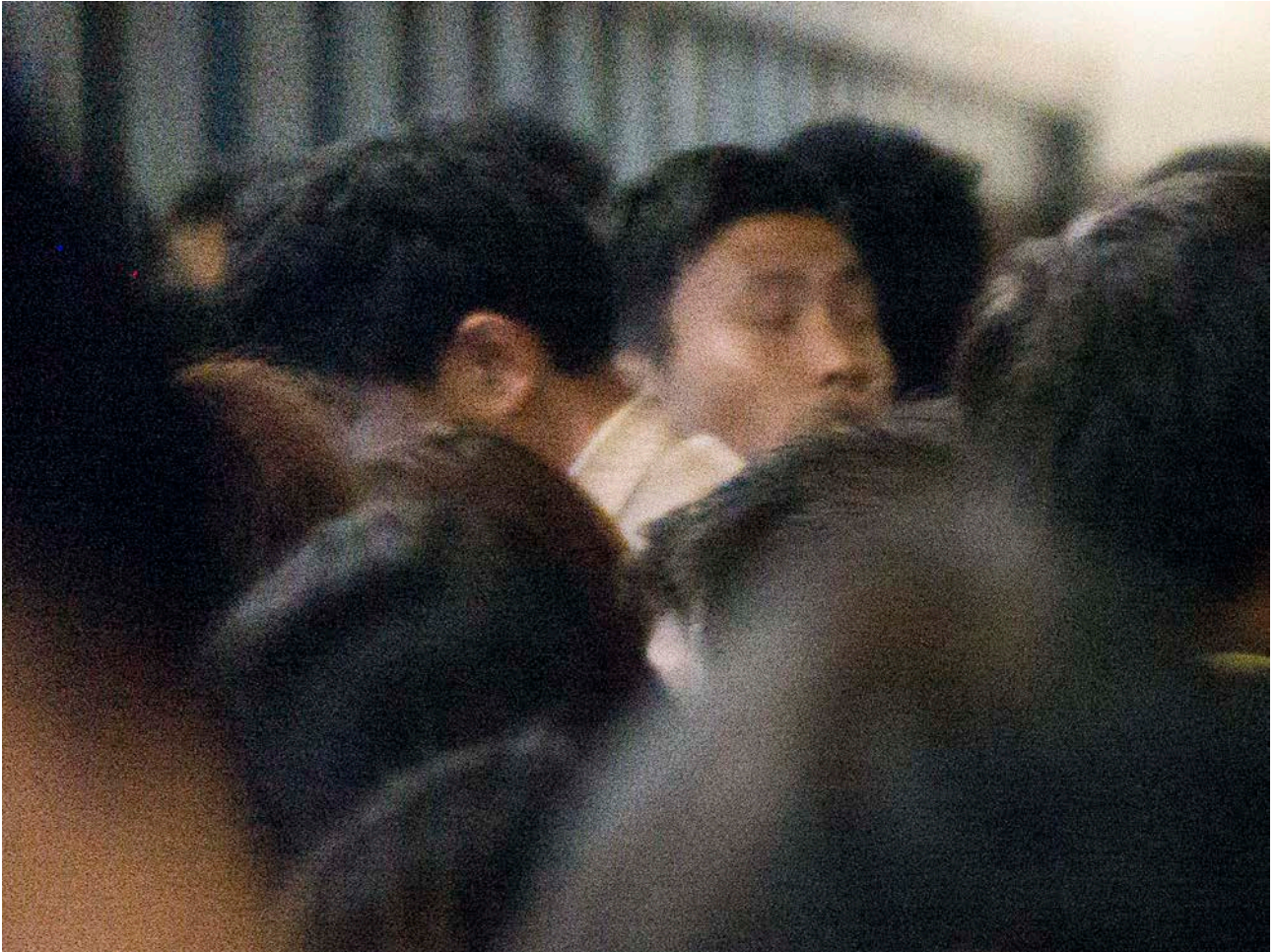
© Jules Spinatsch, Snowden Habitat, Part 1 – Panorama, Seujet Complex Geneva, 12.1.2013, détail. Courtesy CPG

Edward J. Snowden, the former CIA agent who leaked top secret American intelligence documents, lived in this building in 2007. He was working as IT systems expert, before he moved on to work for a private contractor hired by the National Security Agency NSA

#### Un lien spécifique avec la Ville de Genève

Deux pièces seront présentées pour leur lien spécifique avec Genève. D'une part, *Snowden Habitat* (produit spécialement pour l'exposition *Cherche Appartement* en 2013 au CPG) montrant le plus grand immeuble de Genève, le Quai du Seujet. D'autre part, *L'éclat c'est moi*, une œuvre qui n'est pas un panorama, mais qui fait partie du corpus des photographies semi-automatiques. Elle avait été présentée à Artgenève en 2015 et achetée par le Fonds municipal d'art contemporain de la Ville de Genève.





© Olivier Christinat, de la série *Nouveaux souvenirs*, 2010-2016. Courtesy Espace JB

### **Olivier Christinat. Nouveaux souvenirs**

Espace JB – Jörg Brockmann, Carouge, 03.11 – 04.12.2018

[www.espacejb.com](http://www.espacejb.com)

#### Un singulier pluriel

" Selon Raymond Depardon, « il faut aimer la solitude pour être photographe. » Le photographe suisse Olivier Christinat ne le contredira pas, lui qui a été dans un pays dont il ne parle pas la langue pour observer les passants japonais du haut d'un immeuble. Les images de cette série montrent ainsi des vues plongeantes sur des scènes de rues avec visages nets et précis au milieu de foules. Le cadrage a d'abord été réalisé lors des prises de vue avec une téléobjectif puis, à son retour à Lausanne où il habite, il a recadré les photographies pour y déceler des sujets latents jusqu'alors passés inaperçus.

En adoptant un état quasi somnambulique, le lauréat du Rado star Prize switzerland 2013 a fait le choix audacieux de ne jamais être au cœur de l'action. Ne se doutant souvent de rien, les personnes photographiées sont transformées à leur insu en portraits anonymes. Olivier Christinat donne alors à voir une beauté passant incognito. Pour se faire, il endosse deux rôles contradictoires : celui de "larron" qui effectue un "vol à l'arraché" pour capter un instant de beauté éphémère et celui de détective qui mènera par la suite l'enquête pour donner un sens à ces histoires. On est bien là en résonance avec la remarque de John Stuart Mill selon laquelle « la photographie est une brève complicité entre la prévoyance et le hasard. » Dans ce jeu de cache-cache permanent, les visages d'hommes et de femmes se superposent et se répondent les uns les autres.

Se servant des outils de paparazzi – notamment des effets permis par les zooms et les images légèrement « floutées » –, Olivier Christinat met non seulement en place un jeu de proximité et de distance mais développe aussi une dialectique vie privée / vie public. Eloigné physiquement des acteurs de la vie sociale japonaise, il semble paradoxalement en saisir l'intimité. Faux novice puisque marié avec une Japonaise, il semble apprécier d'être obligé de tout voir sans rien y comprendre...





© Olivier Christinat, de la série *Nouveaux souvenirs*, 2010-2016. Courtesy Espace JB

En laissant les perspectives s'écraser l'une sur l'autre et les plans s'encaster, il semble parfois engendrer une lecture altérée de la réalité, supposant des proximités qui n'en sont probablement pas. Cela ressemble à s'y méprendre à un *Lost in translation* version photographique. Dans ses portraits, il ne cherche d'ailleurs même pas à faire ressortir des traits de caractère ou à bien dramatiser les situations. Seuls les gestes pudiques ou anodins semblent l'intéresser. Par des flous superposés ou des espacements, il met en évidence cette banalité des foules si caractéristiques des grandes métropoles asiatiques. On est loin du rôle pratique chamanique que Michel Tournier octroyait dans *Le Roi des Aulnes* à la photographie : « une pratique d'envoûtement qui vise à s'assurer la possession de l'être photographié ».

Le travail d'Olivier Christinat a fait l'objet de nombreuses expositions en Europe, mais aussi au Japon et aux Etats-Unis. En 2015, il a notamment participé à l'exposition du Musée de l'Elysée *Un autre regard sur Paléo* à l'occasion des 40 ans du Paléo Festival et des 30 ans du Musée de l'Elysée. Il s'agissait alors de célébrer un passé mais surtout de se créer des souvenirs dans le cadre d'une démarche plasticienne... Le titre de la présente série, *Nouveaux souvenirs*, est dans cette continuité mais il interpelle néanmoins par son ambivalence : est-ce la photographie qui transforme l'instantané en souvenir ou bien s'agit-il d'évoquer un passé récent ? Qu'importe, ce qui compte c'est que la photographie corresponde ici à la définition que Pierre Moula en avait donnée : « un arrêt du cœur d'une fraction de seconde ».

Tatyana Franck

Né en 1963 à Lausanne, Olivier Christinat suivi une formation professionnelle de photographe à l'Ecole des Arts Appliqués de Vevey – CEPV (1980-1984) avant de devenir photographe indépendant en 1985. Il a enseigné ponctuellement à l'ECAL de 1991 à 1996. À partir de 1996 il oriente son activité essentiellement vers une recherche personnelle. Il enseigne la photographie au CFPArts de Genève depuis 2003.

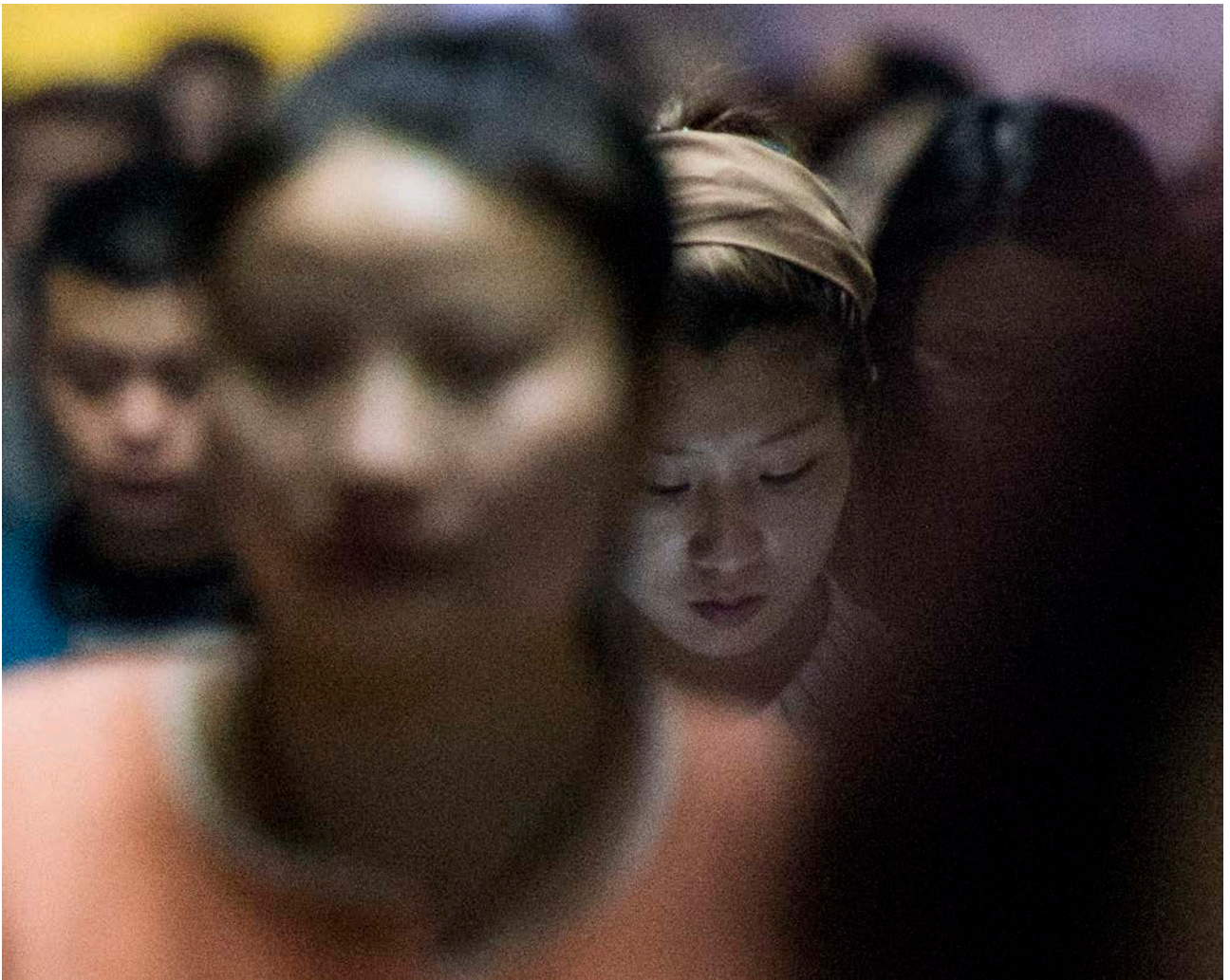
*Nouveaux Souvenirs* est un vaste projet réalisé par Olivier Christinat au Japon depuis 2010. Cette série lui a valu le Rado Star Prize dans le cadre des Journées photographiques de Bienne en 2013.

Publication : Olivier Christinat, *Nouveaux souvenirs*, Lausanne, art&fiction, 2017 ; préface : Tatyana Franck ; textes : Claude Reichler, Marco Costantini et Véronique Mauron.



© Olivier Christinat, de la série *Nouveaux souvenirs*, 2010-2016. Courtesy Espace JB





© Olivier Christinat, de la série *Nouveaux souvenirs*, 2010-2016. Courtesy Espace JB



© Bettina Rheims, Elisabeth Berkley in a "coucou's nest", Février 1996, Los Angeles, 1996, c-print, 164x134 cm. Courtesy Xippas

### **Bettina Rheims**

Galerie Xippas, Genève, 17.11.2018 – 12.01.2019

[www.xippas.com](http://www.xippas.com)

Le portrait de femmes, connues ou non, est au centre du travail de la photographe parisienne Bettina Rheims (1952, FR), une démarche non conventionnelle créant les conditions d'une iconographie particulière du corps. Les photographies présentées à la Galerie Xippas ont été réalisées entre 1994 et 2013, et sont issues des séries les plus emblématiques de l'artiste *Pourquoi m'as-tu abandonnée ?* et *Héroïnes*.

« Dans une séance photo, il faut casser le jouet de la personne qui pose. C'est joli au début, et puis, ça l'est moins. Ça devient plus trouble, plus bizarre. C'est là que l'histoire se raconte. » Au début des années 1990 Bettina Rheims travaille parallèlement en France et aux Etats-Unis où elle réalise des séries de mode pour de nombreux magazines et des images de promotion pour le cinéma. Certaines de ces images de commande s'inscrivent si précisément dans son travail personnel que Bettina Rheims décide de les extraire de leur contexte afin de les regrouper au fur et à mesure pour créer la série *Pourquoi m'as-tu abandonnée ?*.





© Bettina Rheims, Madonna sitting on the floor and lifting her dress, Septembre 1994, New York, 1994, c-print, 134x134 cm. Courtesy Xippas

La représentation et la construction de la féminité sont ses sujets de prédilection, une quasi-obsession de l'artiste. La femme photographiée par Bettina Rheims non seulement s'expose, mais se délivre, déconstruisant son image comme elle découvre son corps. Une représentation d'une beauté décalée par des mises en scène et des scénarios parfaitement pensés et maîtrisés par l'artiste. Bettina Rheims innove cette question d'une possible comptabilité entre féminisme et photographie de mode.

L'instrumentalisation glacée de la femme qui pose est oubliée pour lui conférer une nouvelle représentation. Elle s'éloigne ainsi du genre en posant un regard singulier qui nourrit tout à la fois le fantasme et la dénonciation de l'autorité des codes et des *a priori* de nos sociétés. Bettina Rheims est une actrice des années de la libération des corps, une photographe de la peau. Ses images cassent les codes de la photographie de portrait et de mode tout en les poussant à leur limite, éclatant le glamour, la beauté et l'érotisme jusqu'à leur paroxysme.

La photographie de Bettina Rheims est ainsi une composition. Elle calcule, réfléchit, et met en place l'image qu'elle souhaite donner à voir, telle un peintre pouvant user de tout un panel de possibles imaginables. Une entière liberté de représentations de la femme qui confère à ses images, une identité propre, contemporaine et engagée.





© Bettina Rheims, Close up of Karolina Kurkova, the most beautiful girl in town, Décembre 2001, Paris, 2001, c-print, 156x126 cm, de la série Pourquoi m'as tu abandonnée ?. Courtesy Xippas

« J'ai toujours pensé que mon travail avait un lien fort avec la sculpture, que ces femmes que je photographiais vivaient dans l'espace, et n'étaient pas juste plaquées sur une feuille de papier. » Pour la série *Héroïnes*, Bettina Rheims a invité 23 femmes, qu'elle avait depuis longtemps envie de photographier ; certaines qu'elle connaissait déjà, d'autres qui l'avaient attirées par leur charisme, leur qualité d'icônes. « La mélancolie est une femme seule assise sur un rocher, perdue dans ses pensées et qui regarde au loin ». C'est inspirée par cette phrase de Jean Clair dans l'exposition *Mélancolie* au Grand Palais, Paris (2005), qu'elle décide de faire construire un rocher et l'installe dans son studio. L'objet devient une sorte de piédestal que ses modèles s'approprient pour venir s'y abandonner. Cette série est ainsi un véritable hommage à la sculpture. Les femmes jaillissent de la pierre, faisant corps avec le socle sans toucher le sol, telles les femmes de Rodin ou les idoles des Cyclades.

C'est pourquoi la démarche artistique de Bettina Rheims est inclassable. Portrait, mode, politique, contemporaine, engagée ? Sa photographie use des genres pour se créer un univers singulier. L'artiste perturbe les codes de la photographie en mettant en scène ces femmes qu'elle capture dans ces instants infimes, ceux d'une puissante intimité entre le modèle et son photographe. Elle les exalte avec cette force artistique de représentation qui lui est propre. Se révèlent ainsi des portraits troublants, comme portés par le regard avant-gardiste de Bettina Rheims.



© Bettina Rheims, Breakfast with Monica Bellucci, Novembre 1995, Paris, 1995, c-print, 134x134 cm, de la série Pourquoi m'as tu abandonnée ?. Courtesy Xippas





Exposition d'Alex Prager, *Silver Lake Drive*, Musée des beaux-arts du Locle, Le Locle, 03.11.2018 – 27.01.2019, photo : Lionel Henriod

### **Alex Prager. Silver Lake Drive**

MBAL – Musée des beaux-arts du Locle, Le Locle, 03.11.2018 – 27.01.2019  
[www.mbal.ch](http://www.mbal.ch)

" Pour sa nouvelle saison, le MBAL propose un voyage à travers la création contemporaine, allant de la photographie à la vidéo, de la peinture murale à une installation faite de sculptures en tissu.

L'œuvre que développe depuis 10 ans Alex Prager, habitée par l'univers du cinéma, se distingue particulièrement. Ses jeunes femmes au look rétro, héroïnes perturbées prises entre désirs, attentes et drames, apparaissent aussi séduisantes que solitaires. Le MBAL est heureux d'avoir mis sur pied cette rétrospective consacrée à l'une des artistes les plus acclamées sur la scène internationale.

Erik Madigan Heck, étoile montante de la photographie de mode contemporaine, brouille les genres. Il admet que ses inspirations sont du côté de la peinture et non de la photographie. Sur les murs du musée, ses images deviennent des tableaux intemporels.

De même, un nouveau cycle d'expositions semi-permanentes est inauguré dans le café du MBAL avec l'intervention de Stéphane Dafflon. D'apparence simple et minimaliste, la peinture murale de cet artiste suisse de talent dégage une force qui attire et bouleverse le regard dès l'entrée au musée.

Enfin, le MBAL est heureux de s'associer à la HEAD – Genève et à la Fondation BNP Paribas Suisse pour décerner à Thomas Liu Le Lann, jeune artiste diplômé, le New Heads – Fondation BNP Paribas Art Award, qui lui permet de prendre pour la première fois possession de l'espace d'un musée.

Les quatre artistes réunis par le MBAL sont jeunes (de 24 à 46 ans !) et animés par une soif de création qui les mène à développer chacun une écriture artistique singulière. Le voyage qu'ils nous offrent s'adresse avant tout aux émotions. Il séduit, charme, émerveille, brouille et confond ! "

Nathalie Herschdorfer, directrice du Musée des beaux-arts du Locle

Publications en lien avec les expositions :

Alex Prager, *Silver Lake Drive*, textes : Michael Govan, Clare Grafik, Michael Mansfield ; entretien avec l'artiste : Nathalie Herschdorfer, Textuel, Paris, 2018

Erik Madigan Heck, *Old Future*, textes : Susan Bright, Justine Picardie, Thames & Hudson, Londres, 2017





© Alex Prager, Lois, 2009, de la série Week-end and the Long Weekend. Courtesy Alex Prager Studio & Lehmann Maupin, New York / Hong Kong

Le MBAL présente la première rétrospective de l'une des artistes les plus emblématiques de notre époque. Travaillant entre la photographie et le film, Alex Prager (1979, USA) développe depuis 10 ans une œuvre qui se distingue par son style inimitable. Ses mises en scène, qu'elles soient photographiées ou filmées, frappent par le soin méticuleux avec lesquelles elles sont réalisées. Hollywood n'est jamais loin pour cette artiste, inspirée par le cinéma et la culture populaire.

L'exposition, qui réunit ses séries les plus importantes, dévoile un univers qui allie drame, émotion et humour. Los Angeles, identifiable à son ciel bleu, sert à la fois d'inspiration et de toile de fond à ses compositions, que ce soit dans *Polyester* (2007), *Week-End* (2010) ou *Compulsion* (2012). L'artiste, autodidacte, élabore tous ses projets dans des décors complexes, faisant parfois appel à des centaines de figurants afin de créer un véritable tableau vivant où chaque personnage, comme perdu dans ses propres pensées, apparaît avec la même netteté. La série des foules, *Crowd* (2013), le démontre : conçues avec un grand souci du détail, ses scènes recréent différents lieux publics où l'artifice de la mise en scène est inmanquablement trahi par la présence d'une figure féminine solitaire, déambulant dans la foule et isolée par une angoisse qui n'appartient qu'à elle. À en croire ces héroïnes, sous l'emprise de fortes émotions, un drame semble se loger dans la narration à l'atmosphère aussi intrigante que séduisante. L'humour n'est toutefois pas absent des tableaux de Prager qui aime jouer les décalages, au cœur de ce monde hollywoodien, si lisse au premier abord.

Le caractère très cinématographique des premières images de Prager la conduit naturellement à la réalisation de films. *Despair* (2010) est son premier court-métrage. S'ensuivent *Sunday* (2010), *La Petite Mort* (2012), *Face in the Crowd* (2013) et *La Grande Sortie* (2016). L'artiste qualifie ses installations cinématographiques immersives de « versions sensorielles intégrales » de ses photographies, conçues pour « montrer ce qui se passe avant, pendant et après chaque image ». À la fois reflet d'une époque et intemporel, cet univers esthétique immédiatement reconnaissable, oscille entre fantastique et hyperréalisme, un univers où la frontière entre réalité et fiction, superficialité et profondeur reste floue.

L'exposition, produite par le MBAL, est organisée en étroite collaboration avec la galerie Lehmann Maupin à New York. Avant sa présentation au Locle, l'exposition a été montrée à la Photographers' Gallery à Londres. Elle poursuivra ensuite son itinérance dans d'autres villes européennes. L'ouvrage qui accompagne l'exposition revient sur la trajectoire de cette artiste exposée dans plusieurs grands musées du monde.



© Alex Prager, Crowd #7 (Bob Hope Airport), 2013, de la série Face in the Crowd © Courtesy Alex Prager Studio & Lehmann Maupin, New York / Hong Kong





© Alex Prager, Desiree, 2008, de la série The Big Valley © Courtesy Alex Prager Studio & Lehmann Maupin, New York / Hong Kong





© Erik Madigan Heck, Family in Turquoise, 2017. Courtesy Christophe Guye Galerie, Zurich

### **Erik Madigan Heck. Old Future**

MBAL – Musée des beaux-arts du Locle, Le Locle, 03.11.2018 – 27.01.2019  
[www.mbal.ch](http://www.mbal.ch)

À travers son travail, Erik Madigan Heck (1983, USA) brouille les genres : il navigue entre photographie de mode et paysage et compose ses images à la manière d'un peintre. Répondant à des commandes de magazines aussi prestigieux que *Harper's Bazaar*, *Vanity Fair* ou le *New York Times Magazine*, Madigan Heck a développé en quelques années un langage photographique singulier qui l'a mené de la page imprimée au mur du musée.

Marqué par les peintres romantiques, impressionnistes et Nabis, l'artiste reconnaît trouver son inspiration dans ce médium. Il traite ses couleurs en aplat ou de manière 'pointilliste' et privilégie des compositions où ses sujets se fondent dans le paysage. Il ne s'agit pas pour lui de créer des mises en scène élaborées et d'inventer différentes fictions autour de ses modèles. Au contraire, ce sont les formes, les couleurs et les textures qui l'intéressent. Alors que la photographie de mode s'est développée principalement autour de la figure du mannequin, mis en scène comme un personnage de roman ou de film, Madigan Heck donne le premier rôle aux vêtements, aux tissus et à leur tombé. Chez lui, la figure humaine n'est qu'un élément de ses tableaux. Elle n'est présente que pour offrir une stabilité ou un mouvement à ses compositions.

Madigan Heck parle de sa fascination pour l'art, citant volontiers Édouard Vuillard, Edgar Degas, Peter Doig, Marlene Dumas ou Gerhard Richter. Bien que son œil se soit d'abord formé à la peinture, son travail est bien photographique. Au 19<sup>e</sup> siècle déjà, les photographes s'inspiraient des travaux des peintres pour composer leurs images. La précision de l'appareil photo permettait, certes, de retranscrire les textures dans le moindre détail, mais l'agencement des formes et la position des corps étaient toujours inspirés des tableaux. Il était même parfois nécessaire de créer du flou, du bougé, pour s'éloigner de l'enregistrement photographique et faire entrer la photographie dans les beaux-arts. Cette volonté de privilégier l'impression au détriment de la précision se retrouve chez Madigan Heck. Le réel est transformé à l'aide de techniques sophistiquées. Le photographe pose ses couleurs, couche après couche, sur sa 'toile'. Ainsi la prise de vue n'est qu'une première étape d'un long processus qui se fait au studio, sur ordinateur.

Chez Madigan Heck, les commandes pour les magazines de mode constituent un terrain de jeu qui lui permet d'explorer les multiples voies créatives de son médium – la photographie – tout en faisant un clin d'œil à la peinture qui le fascine. Au-delà du sujet qu'elles représentent, ses images, intemporelles et oniriques, déclenchent un sentiment de beauté et d'apaisement quand on les regarde.



© Erik Madigan Heck, Aberglasney Gardens, Pays de Galles, 2018. Courtesy Christophe Guye Galerie, Zurich





© Erik Madigan Heck, Study in Purple (Etro), 2012. Courtesy Christophe Guye Galerie, ZH





© Erik Madigan Heck, Audrey Marney, 2015. Courtesy Christophe Guye Galerie, Zurich



© Maurizio Montagna, de la série BullScapes, Espagne, 2014-2017. Courtesy OnArte & Cons Art

### **OnPhotography 3. Unusual Landscapes**

OnArte, Minusio, 27.10. – 01.12.2018  
[www.onarte.ch](http://www.onarte.ch)

Avec : Stefania Beretta, Veronica Branca-Masa, Thomas Krempke, Maurizio Montagna, Domenico Scarano, Jean Marc Yersin

Pour la troisième année de collaboration entre OnArte et la Galleria Cons Arc, l'analyse du paysage est à nouveau le thème principal des six photographes réunis sous le titre *Unusual Landscapes*. À cette occasion, l'espace d'exposition de Minusio présente une sélection d'œuvres inédites de Jean-Marc Yersin (1956, CH), Domenico Scarano (1969, IT) et Maurizio Montagna (1964, IT), un dialogue entre les *Paysages improbables* (*Paesaggi Improbabili*, 2014-2018) de Stefania Beretta (1957, CH) et les sculptures lumineuses de Vera Branca-Masa (1953, CH), ainsi qu'une œuvre spécifique réalisée *in situ* par Thomas Krempke (1957, CH), auquel la Galleria Cons Arc consacre également une exposition personnelle à Chiasso jusqu'à mi-décembre. Ces paysages surprenants et inhabituels nous aideront-ils à lire le territoire dans lequel nous vivons ou deviendrons-nous encore plus confus ? Les approches variées des artistes invités permettent d'ouvrir le débat sur de telles questions.



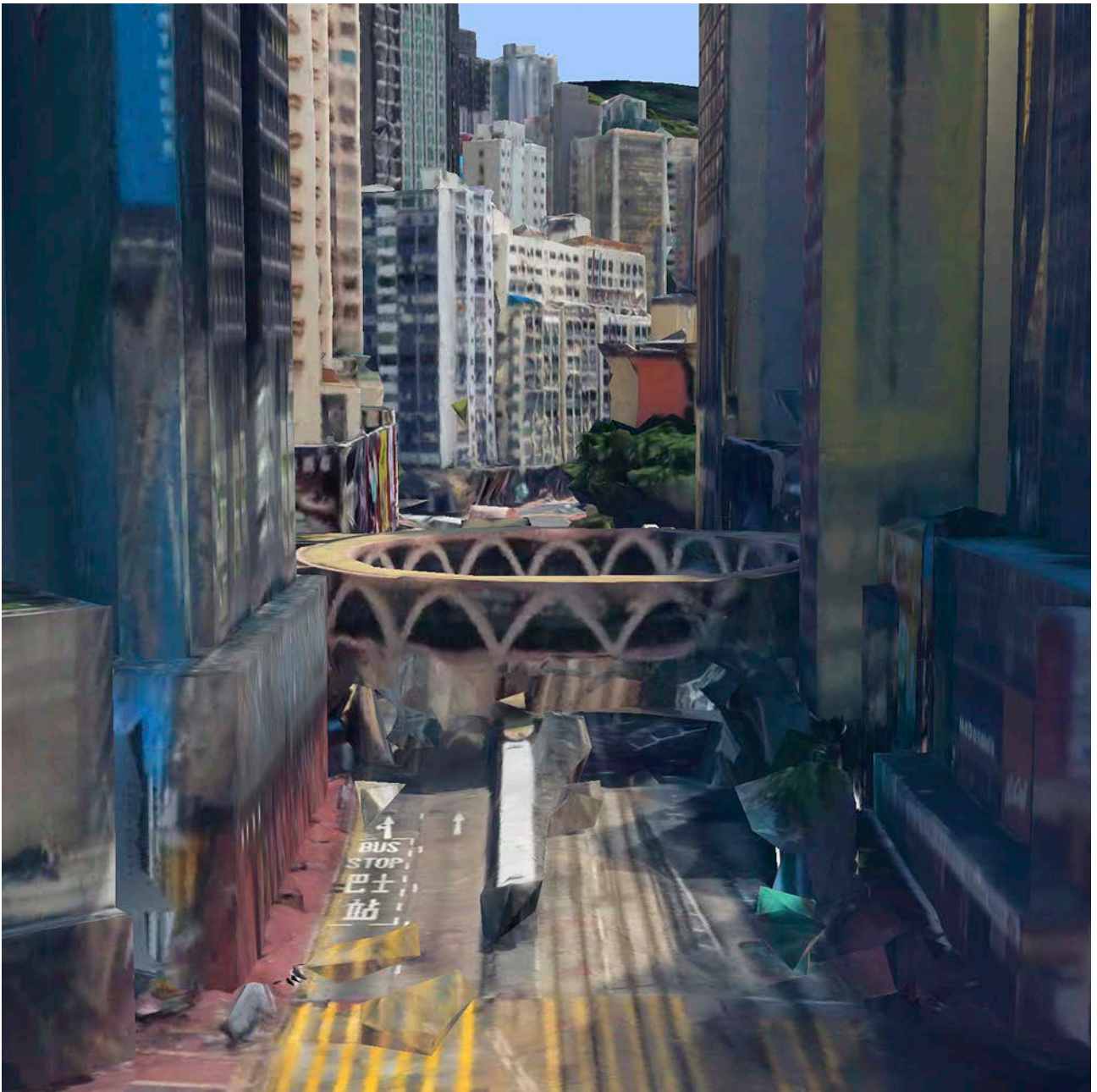


© Stefania Beretta, Paesaggi improbabili #82, 2018, impression pigmentaire, 43x55 cm. Courtesy OnArte & Cons Art





© Domenico Scarano, Le Touquet, 2012, détail de l'installation Bord de Mer de Bord de Mer, 2016. Courtesy OnArte & Cons Art



© Jean-Marc Yersin, Hong Kong, de la série Fake City, 2018. Courtesy OnArte & Cons Art





© Thomas Krempke, The Outlook, 2018. Courtesy OnArte & Cons Art





© Albert Renger-Patzsch, Zeche Adolf Von Hansemann, 1940, épreuve gélatino-argentique vintage, 22.6x16.6 cm. Courtesy Rolla Foundation

## **Factory**

Rolla Foundation, Bruzella, 27.10.2018 – 27.01.2019

[www.rolla.info](http://www.rolla.info)

Avec : Tom Baril, Bernhard Becher, Kurt Blum, Oliver Boberg, Vincenzo Castella, Giuseppe Chietera, Ruth Hallensleben, Fritz Henle, Christof Klute, Anthony Linck, Werner Mantz, Enrico Minasso, Albert Renger-Patzsch, Fabio Tasca, James Welling, Ludwig Windstösser.

*Factory* est la quinzième exposition organisée par la Fondation Rolla dans l'ancien jardin d'enfants de Bruzella. Les photographies sont issues de la collection privée de Rosella et Philip Rolla et ont été choisies pour rendre hommage aux êtres humains qui s'investissent dans leurs productions. Dans le texte d'introduction à l'exposition, l'économiste Christian Marazzi écrit à propos des images sélectionnées qu'elles sont : "a representation of the finest 20th century material culture, of that cultural materialism in which people learn and improve through the things they produce, in which their comprehension of the process of making allows them to understand how things may generate social, political, and religious values."

La fondation est ouverte le second dimanche du mois, de 14h à 18h, ainsi que sur rendez-vous.



© Luca Zanetti, Coscuez, Boyacá, 2004, du projet Colombia – On the Brink of Paradise, 2000-2018. Courtesy BelleVue

" For decades, the emerald business has been in the hands of a few family clans, periodically at war with each other over exclusive control of the mines. The so-called Green War lasted from 1986 to 1990 and left 4,000 people dead. " Luca Zanetti

### **Luca Zanetti. Colombia – On the Brink of Paradise**

BelleVue, Bâle / Basel, 03.11. – 02.12.2018

[www.bellevue-fotografie.ch](http://www.bellevue-fotografie.ch)

Le photographe Luca Zanetti (1971, Mendrisio, CH) est un fin connaisseur de la Colombie, qui est devenu en quelque sorte son pays d'adoption après ses nombreux séjours là-bas. Ses photographies montrent un pays caractérisé par la diversité, la beauté et des histoires étonnantes, mais aussi brisé par des décennies de guerres civiles et par le trafic de drogue. Le photographe montre de multiples aspects de la vie quotidienne de la population rurale et les effets de la répartition inégale de la propriété foncière comme un obstacle à la paix dans le pays. L'exposition offre une vue d'ensemble de cet important projet à long terme initié en 2000, quelques mois après les tentatives de négociation pour l'accord de paix après plus de cinquante ans de conflit en Colombie.

Une publication est parue en 2018 chez Scheidegger & Spiess, Zurich.





© Luca Zanetti, Huisitò, Cauca, 2007, du projet Colombia – On the Brink of Paradise, 2000-2018. Courtesy BelleVue

" The Nukak people have traditionally occupied the interfluvial zone of the Guaviare and Inírida rivers, in the depths of the tropical humid forest, on the fringe of the Amazon basin, in Guaviare Department. They are one of the last groups of nomadic hunter-gatherers. A little more than three decades ago the world didn't know that they existed. " Luca Zanetti



© Luca Zanetti, Santa Barbara, Boyacá, 2004, du projet Colombia – On the Brink of Paradise, 2000-2018. Courtesy BelleVue

" It was in these mountains, where the emerald czar Victor Carranza found the two most precious emeralds in the world: the so called "Fura," which, at 11 thousand carats, was the largest emerald ever discovered up to that time, and "Tena," at two thousand carats and of a dark green that makes it more valuable than any other. " Luca Zanetti





© Luca Zanetti, Muzo, Boyacá, 2004, du projet Colombia – On the Brink of Paradise, 2000-2018. Courtesy BelleVue

"Neither mule nor horse is able to climb the steep and slippery pass of the Chachajo Mountains, which the local priest has baptized the "pass of the poor." Adelino Hinostrroza, 47-years-old and with lots of experience, is the most seasoned and sought after of the "paseros" for transferring a sick person to the capital Quibdo, 80 km away." Luca Zanetti



© Luca Zanetti, Altos de Agua Bonita, Guaviare, 2006, du projet Colombia – On the Brink of Paradise, 2000-2018. Courtesy BelleVue

" Working inside an emerald mine is dangerous, hot, and exhausting. More so if you consider the fact that in most mining operations workers are not paid a wage. The now defunct Emerald czar, Victor Carranza, who died in 2013 at the age of 77, was quoted as saying: "If I pay the miners a salary, who will then do the hard work inside the mines?" The system is based on hunger and the illusion of a chance treasure that will make you rich. " Luca Zanetti





© Luca Zanetti, Pie de Patò, Choco, 2006, du projet Colombia – On the Brink of Paradise, 2000-2018. Courtesy BelleVue

" Carolina's father was a peasant leader who was forced from his smallholding by thugs working for a local landowner. Her family home was burnt down three times, and her elder brother killed. After her mother died of cancer, her father remarried – only to lose his second family in a massacre perpetrated by the paramilitaries. "Maybe that will help you understand why we fight. History has left us with very bitter memories." " Luca Zanetti



© Sebastião Salgado / Amazonas Images, Grandes dunes entre Albrg et Tin Merzouga, Tadrart, Sud de Djanet, Algérie, 2009, de la série Genesis. Courtesy Museum für Gestaltung

### **Sebastião Salgado. Genesis**

Museum für Gestaltung, Zurich 16.11.2018 – 23.6.2019

[www.museum-gestaltung.ch](http://www.museum-gestaltung.ch)

Des glaciers, sur lesquels des phoques se tiennent en rangs serrés, les dunes infinies du Sahara ou des monts à moitié disparus dans les brumes de la forêt amazonienne : Sebastião Salgado nous montre la planète comme une création d'une beauté grandiose et nous fait toucher à quel point elle est précieuse. En plus de 30 voyages dans toutes les régions du monde, le Brésilien a composé un essai photographique qui parle simultanément de la majesté et de la vulnérabilité de notre environnement. Le photographe a parcouru les océans, escaladé les montagnes et traversé les déserts. Il a observé les animaux et est parti à la rencontre de peuples indigènes afin de fixer leur environnement et leur culture sur la pellicule. Genesis est un manifeste majeur, dont les opulentes photographies en noir et blanc font bien plus que nous toucher : elles posent aussi des questions en suspens sur nos rapports à la planète.

Publication : l'ouvrage *Genesis* est paru en 2013 chez Taschen (520 pages).





© Sebastião Salgado / Amazonas Images, Vue du confluent du Colorado et du Petit Colorado prise depuis le territoire Navajo. Le parc national du Grand Canyon débute juste après, Arizona, États-Unis, 2010, de la série Genesis. Courtesy Museum für Gestaltung



© Sebastião Salgado / Amazonas Images, Les femmes du village Zo'é de Towari Ypy ont l'habitude de se teindre le corps avec un fruit rouge, l'urucum ou roucou (*Bixa orellana*), qui sert aussi à la cuisine, État de Para, Brésil, 2009, de la série Genesis. Courtesy Museum für Gestaltung





© Sebastião Salgado / Amazonas Images, Dans la région du Haut-Xingu, un groupe d'Indiens Waura pêche dans le lac de Piyulaga près de leur village. Le bassin du Haut-Xingu abrite une population très diversifiée, État du Mato Grosso, Brésil, 2005, série Genesis. Courtesy Museum für Gestaltung



© Sebastião Salgado / Amazonas Images, Les baleines franches australes (*Eubalaena australis*) attirées par la péninsule Valdés et l'abri de ses deux golfes, le golfe San José et le golfe Nuevo, nagent souvent la nageoire caudale dressée hors de l'eau, Péninsule Valdés, Argentine, 2004, de la série Genesis. Courtesy Museum für Gestaltung





© Sebastião Salgado / Amazonas Images, Manchots à jugulaire (*Pygoscelis antarctica*) sur un iceberg entre les îles Zavodovski et Visokoi, îles Sandwich du Sud, 2009, de la série Genesis. Courtesy Museum für Gestaltung



© Robert Bösch, Nuptse West wall, Nepal, impression pigmentaire sur papier d'archive, 150x200 cm. Courtesy Bildhalle

### **Robert Bösch. Montagnes**

Bildhalle, Zurich, 22.11.2018 – 31.01.2019

[www.bildhalle.ch](http://www.bildhalle.ch)

Le guide et célèbre photographe de montagne Robert Bösch expose une série de photographies qui couvre plusieurs années passées à parcourir les sommets. Son intention est d'éviter la description banale, les stéréotypes et la beauté facile pour montrer la haute montagne sous un angle nouveau, sous ses aspects les plus inattendus.

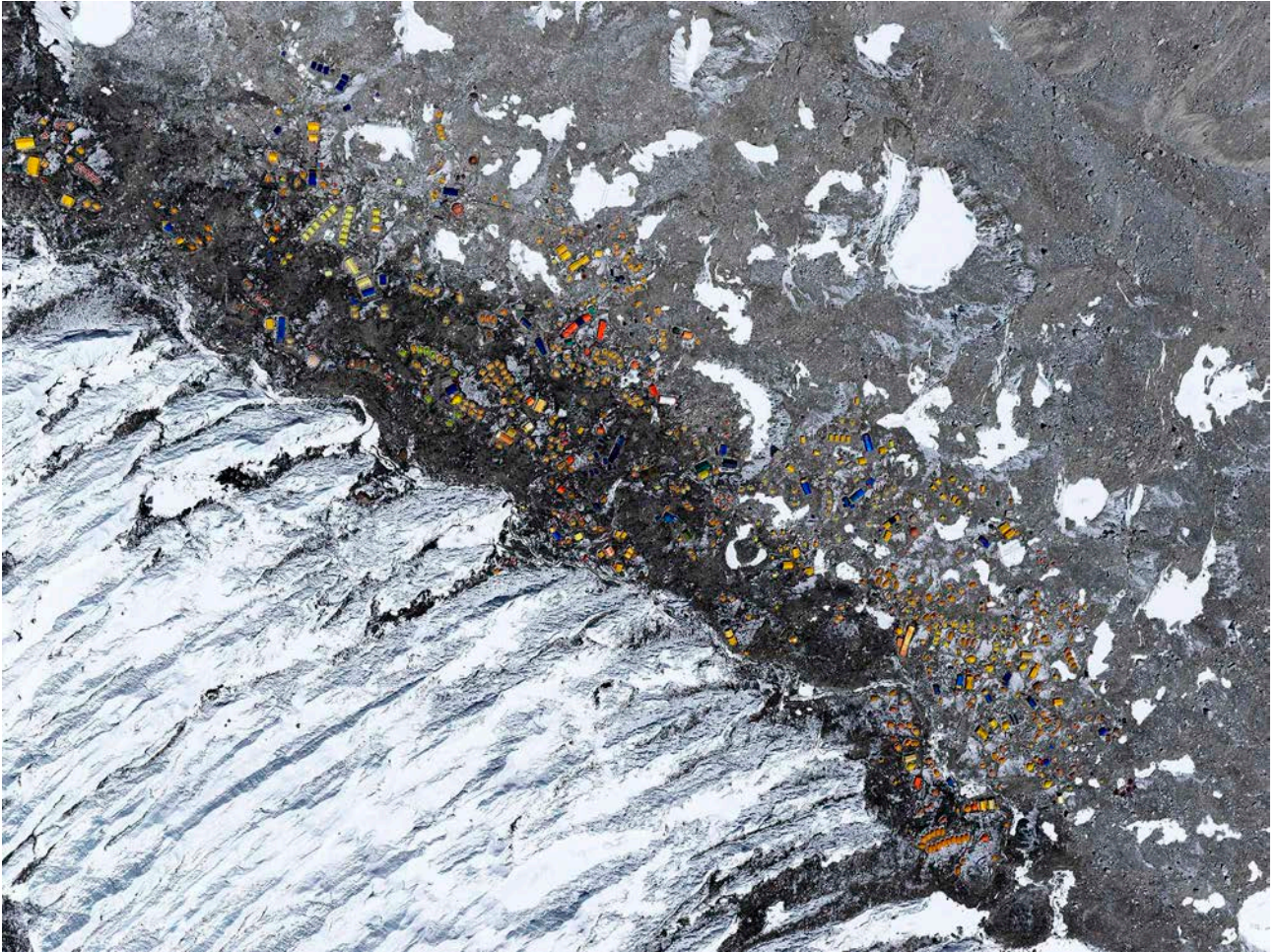
"Very few people possess the gift to work within the sublime ranges of the mountains and relate their activities to these alpine regions. But Robert Bösch is one of them. Perhaps, he is even the most encompassing. He immerses himself as a mountaineer in the Eiger north face, as climber in the „Shield“ at El Cap, and as high-altitude alpinist in the death zone of the Himalayas. He returns with his image of the mountains--looking at his photographs, I get the sense that the Weltgeist has caught us indulging in our passion."

Reinhold Messner

"For me, landscape photography is the art of seeing images. After all, we don't normally see images, we see the everything. While a painter fills his frame with paint, turning it slowly into a picture, I do the opposite as a photographer when creating an image: I omit. The moment I release the shutter, the image is cut from the world. Images stand for themselves and are interesting for that reason, because the don't show everything else nor do they represent what has also been--around, before and after. Only this ,resect-from-the-world' makes a photograph unique. Landscape images are like quotes taken out of context."

Robert Bösch





© Robert Bösch, Khumbu glacier with Everest base camp on 5200 meters, Nepal, impression pigmentaire sur papier d'archive, 150x200 cm. Courtesy Bildhalle





© Annelies Štrba, Nyima 535, 2012, impression pigmentaire sur toile de lin, 110x165 cm. Courtesy Fabian & Claude Walter Galerie

### **Annelies Štrba. Icônes**

Fabian & Claude Walter Galerie, Zurich, 17.11. – 22.12.2018  
[www.fabian-claude-walter.com](http://www.fabian-claude-walter.com)

L'exposition de la galerie Fabian & Claude Walter est une rétrospective des vingt-cinq dernières années de création de l'artiste Annelies Štrba (1947, CH), avec des œuvres extraites des séries *Shades of Time*, *Nyima*, *Aya* et *Tsukikawa* ainsi que des toiles réalisées en collaboration avec le peintre Adrian Schiess pour leur exposition commune, *Summerendig*, au Museum Langmatt, Baden, en 2011.

Annelies Štrba s'est d'abord fait connaître grâce aux images de sa famille. Dès les années 1970, elle prend des photographies, d'abord en noir et blanc puis en couleurs, de son fils et de ses deux filles. La série *Shades of Time* (1970-1997), présentée sous forme de diaporama, est ainsi basée sur son quotidien, l'artiste construisant un journal sensible de la vie de ses proches. L'artiste réalise également des vidéos.

Actuellement, elle met en scène ses petites-filles. L'espace de la maison s'ouvre sur l'extérieur : forêts, clairières, rivières, champs de fleurs, montagnes, villes, sont les environnements de scènes narratives et également des sujets en soi. Ses œuvres révèlent des images travaillées au niveau de l'intensité de la lumière et de la saturation des couleurs. Naissent des ambiances hallucinatoires qui créent un univers situé entre le réel et l'irréel, métissant la réalité d'imaginaire. Les dimensions temporelles du passé, du présent et du futur sont condensées en une intemporalité propre aux rêves et aux contes.

L'intimité est au cœur de l'œuvre d'Annelies Štrba. Elle se manifeste dans les rapports entre les corps, dans le regard complexe posé sur ses proches entre pudeur, dévoilement et reportage ainsi que dans la suspension des attitudes. La figure féminine est le centre du travail de l'artiste : elle anime la plupart des œuvres, mais elle se dilate aussi dans le paysage. Des œuvres de la série intitulée *Nyima* superposent figures féminines et montagnes. Cette représentation entre en relation directe avec le paysage valaisan qui s'offre ainsi comme un cadre naturel reconfiguré par le corps féminin.





© Annelies Štrba, Tsukikawa 37, 2017, impression pigmentaire sur toile de lin, 150x100 cm.  
Courtesy Fabian & Claude Walter Galerie

Annelies Štrba est née en 1947 à Zug. Elle a obtenu la bourse fédérale d'Arts appliqués en 1971 et 1973. Elle voyage en Pologne en 1984-1985. En 1991, elle est en résidence à El Cabrito, La Gomera (Espagne). En 1994, elle séjourne au Japon. En 1996, grâce à une bourse de la Fondation Landis & Gyr, elle est en résidence à Londres. Elle voyage en Ecosse et en Angleterre. En 1997, elle est artiste invitée à la Cité des Arts de Paris. Récemment, elle a exposé ses œuvres à Zurich, Bâle, Genève, Dublin, Cologne, Berlin, Prague, Paris, Londres, New York, entre autres. Annelies Štrba vit à Richterswil dans le Canton de Zurich.

Source : <http://www.ferme-asile.ch/Programme/ExpositionsGrange/Frances-et-les-Elfes?id-392>





© Risaku Suzuki, Water Mirror 17, WM-739, 2017, 120x155 cm, encadré 124x159x5 cm, édition de 5. Courtesy Christophe Guye

## EXPOSITIONS EN COURS

### **Risaku Suzuki. Water Mirror**

Christophe Guye Galerie, Zurich, 28.09.2018 – 19.01.2019  
[www.christopheguye.com](http://www.christopheguye.com)

" Je vois la surface de l'eau comme un motif fascinant de contemplation de l'impossibilité de voir sans faire appel à l'expérience. "

" Nos yeux rassemblent les informations visuelles et le cerveau crée une compréhension cohérente d'une scène dans son ensemble. Mais la surface de l'eau est une exception, car elle agit comme un miroir créant des effets optiques compliqués. Quand vous êtes sur un lac et regardez l'eau, elle est différente, selon l'endroit où vous décidez de faire le point. Les arbres entourant le lac sont tout aussi luxuriants et verdoyants que dans l'image reflétée, tandis que les nuages, qui devraient être loin là haut dans le ciel, flottent d'une façon étonnante, presque à portée de main. Un espace d'une profondeur qui semble extraordinaire se reflète à la surface de l'eau, ce qui est en soi un grand mystère ; le regard est attiré, aspiré même, loin dans ce monde du visible. "

Risaku Suzuki \*

Risaku Suzuki (1963, JP) explore depuis plusieurs années le genre du paysage. La dimension méditative de sa démarche artistique est particulièrement sensible dans la série *Water Mirror* qui marie les éléments récurrents de sa photographie empreinte de poésie : ciel, eau, végétation et flux temporel, ambiguïté spatiale et vibrations de la lumière.



© Risaku Suzuki, Water Mirror 17, WM-758, 2017, 120x155 cm, encadré 124x159x5 cm, édition de 5. Courtesy Christophe Guye

" I see the water's surface as a fascinating motif for contemplating the impossibility of seeing without relying on experience. "

" Our eyes gather and sort visual information and the brain creates a coherent understanding of a scene as a whole. But the water surface is an exception, as it acts like a mirror creating complicated optical effects. For example, when you are on a lake and look into the water, it looks different depending on where you place your focal point. Let us [...] focus on the reflection in the water. Trees surrounding the lake are just as lush and verdant in the reflected image, while clouds that ought to be far up in the sky float there tantalizingly, almost within arm's reach. The sight of a space seemingly of extraordinary depth appearing in the flat surface of the water is one of mystery, and our gaze is lured, sucked even, deep into this world we can see. "

Risaku Suzuki

\* D'après le texte de <https://www.reponsesphoto.fr/actualites/risaku-suzuki-a-la-galerie-christophe-guye-24028>





© Hito Steyerl, Hell Yeah We Fuck Die, 2016, installation au Kunstmuseum Basel Gegenwart, 2018, photo : Christian Sardi

### **Martha Rosler & Hito Steyerl. War Games**

Kunstmuseum Basel | Gegenwart, Bâle, 05.05. – 20.01.2019  
[www.kunstmuseumbasel.ch](http://www.kunstmuseumbasel.ch)

L'exposition *War Games* (curateur : Søren Grammel) réunit deux grandes artistes de générations différentes : alors que Martha Rosler (1943, US) s'est fait connaître dans les années 1960-1970 par son activisme contre la guerre du Vietnam (collages photographiques de la série *House Beautiful: Bringing the War Home*, 1967-1972) et par ses vidéos féministes, Hito Steyerl (1966, DE), qui a étudié le cinéma à Tokyo et Munich, s'est illustrée par son approche innovante de l'essai documentaire et de la vidéo expérimentale dès les années 2000.

Connues à la fois comme artistes et auteures d'essais critiques ou théoriques, elles se sont toutes deux intéressées aux liens entre politique et médiatisation, rapports de pouvoir et représentations sociales. Elles partagent une prédilection pour l'analyse socio-politique des rapports de force et des sources de conflits, qu'il s'agisse de problématiques de genre, de développement urbain, de consumérisme, de xénophobie, d'antisémitisme, de migration, de post-colonialisme ou de guerre. Dans leurs productions artistiques comme théoriques, elles mettent en évidence et critiquent l'impact des nouvelles technologies sur les relations sociales, en particulier la tendance actuelle à une certaine militarisation de notre quotidien ; par exemple, l'usage d'images tournées par des drones (Martha Rosler, *Theater of Drones*, 2013).

L'exposition propose un double dialogue : une mise en relation de leurs travaux respectifs conçue par les artistes elles-mêmes, ainsi qu'une rétrospective non chronologique de chacune, où projets anciens et récents cohabitent. Les visiteurs du Kunstmuseum Basel | Gegenwart peuvent avoir une vaste vue d'ensemble d'un nombre important de vidéos, photographies, collages, images reproduites sur des bâches et installations multimédia de grand format. Une institution culturelle telle qu'un musée ne peut pas s'exclure des enjeux politico-économiques. Organisée pour coïncider avec Art Basel, cette exposition spectaculaire d'artistes-théoriciennes – l'une déjà historique, l'autre classée au sommet du Power 100 de l'*ArtReview* en 2017 – ne soulève-t-elle pas la question posée par Hito Steyerl : un musée est-il une usine ? \*

Nassim Daghighian

\* Voir : Hito Steyerl, "Is a Museum a Factory?", *e-flux Journal* #07, juin 2009 : lien ; Power 100, *ArtReview*, 2017 : lien



© Martha Rosler, *Off the Shelf*, 2008, installation au Kunstmuseum Basel Gegenwart, 2018, photo : Christian Sardi



© Martha Rosler, *Bringing the War Home – New Series*, 2004-2008, 20 tirages jet d'encre, installation au Kunstmuseum Basel Gegenwart, 2018, photo (détail) : Christian Sardi. Courtesy of Galerie Nagel Draxler, Berlin. Gallery Mitchell-Innes & Nash, New York





© Martha Rosler, Photo Op, House Beautiful: Bringing the War Home – New Series, 2004, photomontage, 50.8x61 cm. Courtesy of the artist

" Depuis 40 ans, l'artiste américaine Martha Rosler (née en 1943 à New York, vit à Brooklyn) compose une œuvre protéiforme de photomontages, séries photographiques, art vidéo, performances et installations à travers lesquels elle ne cesse d'explorer des thématiques sociales, politiques et sociétales de son temps. Elle s'est fait un nom grâce à la série de collages – désormais légendaire – intitulée *House Beautiful: Bringing the War Home* (1967–1972) où de tranquilles scènes d'intérieurs de maisons américaines de la revue *House Beautiful* côtoient des photographies documentaires de la guerre du Vietnam du magazine *Life*. Ces mises en scène proposent une réflexion sur l'expérience de la guerre sur le sol étranger et la manière dont celle-ci est vécue dans les foyers à travers le poste de télévision ou les journaux. Depuis les années 1960, Rosler fait figurer des postures féministes dans ses vidéos et performances. Elle est également connue pour ses écrits théoriques consacrés en particulier au rôle de la politique en photographie. Dans ses séries photographiques réalisées à partir des années 1980, elle s'intéresse davantage à des scènes du quotidien observées dans les rues de New York ou durant ses nombreux voyages. Ses photographies explorent l'uniformisation et les rapports de force qui dominent les sociétés. La réflexion critique menée sur les structures et les rapports urbains constitue un autre aspect de son travail. Dans le cadre de l'édition 2007 de Skulptur Projekte Münster, son installation *Unsettling the Fragments* proposait une nouvelle contextualisation de monuments de l'espace urbain débarrassés de leurs insignes nazis, afin d'attirer l'attention sur les blessures et les fractures historiques de la ville.



© Martha Rosler, Mosquito Drone, détail de Theater of Drones, 2013, c-print. Courtesy of the artist

Les vidéos et les écrits de Hito Steyerl (née en 1966 à Munich, vit à Berlin) analysent avec pertinence et provocation la société contemporaine et ses institutions. L'artiste allemande, qui enseigne également à l'Universität der Künste Berlin où elle a fondé le Research Center for Proxy Politics, étudie les flux financiers et de marchandises globaux, les conditions de travail à l'ère du néolibéralisme et les liens entre grandes entreprises et politiques publiques. Elle explore des régimes visuels et réfléchit au pouvoir des images en tant que médiums de notre perception, mais également supports et éléments structurants d'information. Les technologies numériques jouent souvent un rôle central dans ses travaux récents comme *The Tower* (2015), tant d'un point de vue de la forme – leur réalisation repose sur une production numérique – que du contenu. Dans ses vidéos, les flux d'information numériques sont présentés tels des agents actifs intervenant dans des processus à la fois physiques, sociétaux et sociaux. Selon Steyerl, la réalité est soumise aux technologies numériques, la réalité augmentée résultant de celles-ci. Avec un sens certain pour le montage et le rythme assorti d'une légèreté apparemment ludique, l'artiste bricole des montages immersifs à partir d'animations par ordinateur, de captures d'écran, de *found footage* provenant des médias de masse, ou bien de scènes tournées par Steyerl elle-même, à l'instar de *How Not to Be Seen (A Fucking Didactic Educational .MOV File)* (2013).."

Source : dossier de presse





© Kyra Tabea Balderer, Sans titre, 2018, c-print, 130x100 cm. Courtesy of the artist

### **Kyra Tabea Balderer. Szenario**

Kunstmuseum Luzern, Lucerne, 13.10.2018 – 06.01.2019

[www.kunstmuseumluzern.ch](http://www.kunstmuseumluzern.ch)

Kyra Tabea Balderer joue avec les perceptions du spectateur. Ses œuvres photographiques sont à la fois très picturales et, malgré leurs deux dimensions, activent le sens du toucher par certaines qualités haptiques et la profondeur suggérée par l'emboîtement des motifs représentés, qui évoquent également la sculpture. L'artiste choisit habilement divers jeux d'ombres et de lumière et règle précisément sa profondeur de champ lorsqu'elle réalise ses prises de vue à la chambre photographique. Les images soulèvent parfois un doute sur l'échelle et la taille exacte des constructions réalisées par l'artiste devant son appareil grand format.

Kyra Tabea Balderer combine ainsi photographie, peinture et sculpture dans ses images comme dans sa manière de les présenter dans l'espace d'exposition. Par le biais de l'installation, elle bouscule nos habitudes et, par là même, interroge nos perceptions visuelles.



© Kyra Tabea Balderer, *Das Paar*, 2018, impression pigmentaire sur papier Hahnemühle, 166x130 cm.  
Courtesy of the artist

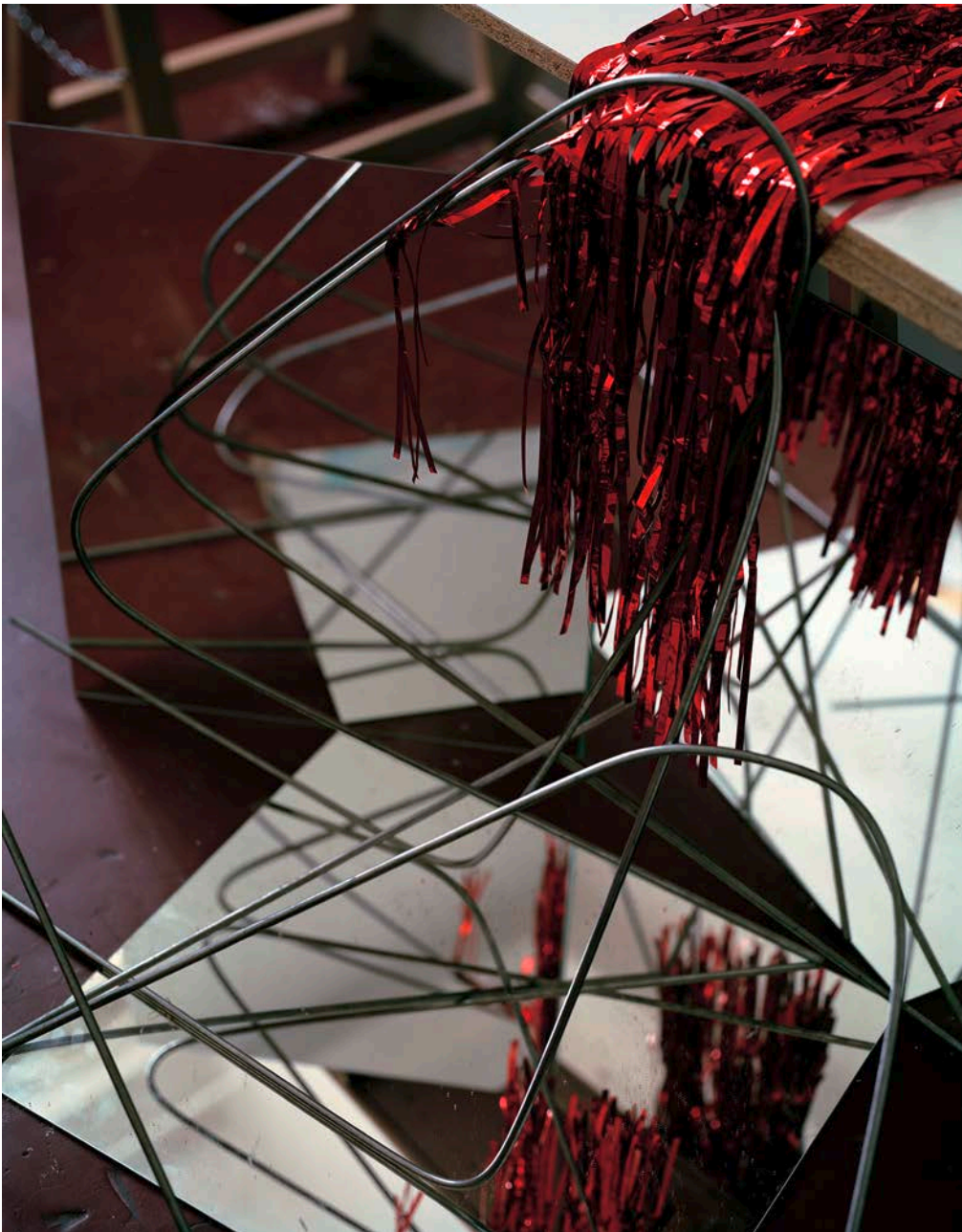
L'artiste a reçu le Prix Culturel Manor Lucerne 2018 qui lui a permis de réaliser de nouvelles œuvres pour cette exposition au Kunstmuseum Luzern, dont un film 16 mm.

Curatrice : Eveline Suter

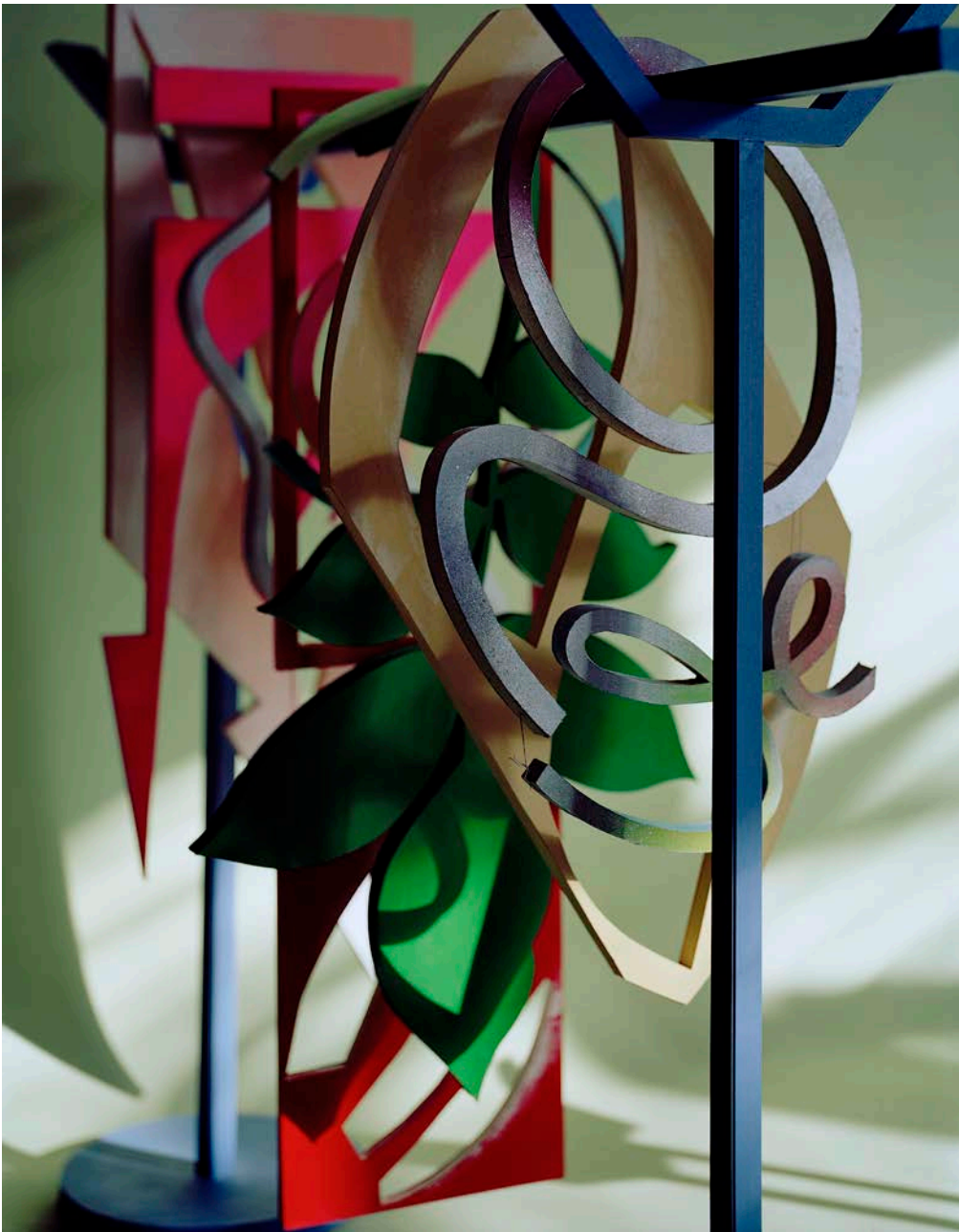
Kyra Tabea Balderer, née à Opfikon en 1984, vit et travaille à Leipzig. En 2003-2004, elle suit les cours préparatoires à la HGK Luzern – Haute école d'arts et d'arts appliqués de Lucerne. En 2005-2008, elle étudie à la HKB – Haute école d'arts de Berne et obtient un Bachelor en arts appliqués. Elle poursuit avec le Work.Master à la HEAD, Genève, en 2011-2012 puis un diplôme en photographie à la HBG – Haute école d'arts graphiques et d'arts du livre à Leipzig en 2012-2014.

Publication à l'occasion de l'exposition : Kyra Tabea Balderer, *Nach der Palme der Vogel*, édité par le Kunstmuseum Luzern et Revolver, avec des textes de Lorenzo Benedetti et Eveline Suter ainsi qu'une interview de l'artiste par Nadine Wietlisbach, directrice du Fotomuseum Winterthur.





© Kyra Tabea Balderer, Sans titre, 2018, c-print, 130x100 cm. Courtesy of the artist



© Kyra Tabea Balderer, Templates, 2018, impression pigmentaire sur papier Hahnemühle, 100x80 cm.  
Courtesy of the artist





© Max Pinckers, A Curious Phenomenon for Which I Know Not of a Valid Explanation, de la série The Fourth Wall, 2012. Courtesy Fotomuseum Winterthur

## **25 Years! Shared Histories, Shared Stories**

Fotomuseum Winterthur, Winterthur, 20.10.2018 – 10.02.2019

[www.fotomuseum.ch](http://www.fotomuseum.ch)

Pour célébrer le 25<sup>e</sup> anniversaire du Fotomuseum Winterthur, la directrice de l'institution a invité des amis et des collègues à sélectionner leurs œuvres préférées de sa collection, qui est au cœur de ses activités depuis la création du musée en 1993. Nadine Wietlisbach a ajouté d'autres œuvres à ces premiers choix afin de donner un aperçu de l'avenir du Fotomuseum.

La publication qui accompagne l'exposition comprend de nombreuses interviews, des essais, ainsi qu'une série de portraits d'Anne Morgenstern. L'ouvrage est publié par Spector Books en novembre.

Curatrice : Nadine Wietlisbach, directrice du Fotomuseum Winterthur



© Joel Sternfeld, *A Woman Out Shopping with Her Pet Rabbit*, Santa Monica, California, 1988. Courtesy Fotomuseum Winterthur





Christer Strömholm, Jackie & Adèle Chanel Mannequin, Paris 1961, de la série Place Blanche © Christer Strömholm/Strömholm Estate. Courtesy Fotomuseum Winterthur



© Roni Horn, de la série Some Thames, 2000. Courtesy Fotomuseum Winterthur





Matthias Bruggmann, Reef Idlib, Syrie, 20 février 2013 © Matthias Bruggmann / Contact Press Images. Courtesy Musée de l'Elysée, Lausanne et Galerie Polaris, Paris

" Deux hommes pleurent la mort de leur frère, décapité par un obus de l'armée. La peur des bombardements était devenue telle que les familles n'organisaient plus d'enterrements publics. " Matthias Bruggmann

### **Matthias Bruggmann. Un acte d'une violence indicible**

Musée de l'Elysée, Lausanne, 17.10.2018 – 27.01.2019  
[www.elysee.ch](http://www.elysee.ch)

Matthias Bruggmann est le lauréat de la deuxième édition du Prix Elysée (2017) pour son projet sur la Syrie. Souhaitant " susciter, chez un public occidental, une compréhension viscérale de la violence intangible qui sous-tend tout conflit ", il fait le pari de ne rien voiler de ses images, explicites et brutales. Réalisées sur le terrain, elles enjoignent le spectateur de ralentir, et de prendre la mesure d'un conflit – certes géographiquement lointain, mais rendu omniprésent dans les médias.

Si des dizaines de milliers de clichés de torture pris par des photographes syriens n'attirent pas l'attention du public occidental, que peut accomplir un étranger qui ne parle même pas arabe ? Les photographies de Matthias Bruggmann portent un regard critique sur la représentation des horreurs de la guerre. Elles donnent à voir au public occidental une image plus nuancée de l'expérience du conflit armé et gommant les frontières entre photojournalisme et photographie artistique contemporaine.

Commencé en 2012, son projet nous immerge dans la complexité du conflit. Ses images, qui couvrent une zone géographique plus vaste que la Syrie, questionnent nos suppositions morales et suscitent une meilleure compréhension de la violence.

Matthias Bruggmann explique : " D'un point de vue formel, mon précédent travail amenait le public dans une situation où il devait décider de la nature de l'œuvre même. Ce mécanisme pourrait ressembler, bien qu'on puisse le contester scientifiquement, à ce qui se produit en physique quantique lorsque l'observation change la nature de ce qui est observé. Mon travail sur la Syrie s'inspire de ce présupposé. D'un point de vue documentaire, il s'agit, à ma connaissance et jusqu'à présent, de la seule œuvre de ce type réalisée à l'intérieur même de la Syrie par un seul photographe occidental, et ce en grande partie grâce à l'aide et aux travaux dévoués de certains des meilleurs experts indépendants sur le conflit. En raison de la nature de ce conflit, j'estime qu'il est nécessaire d'étendre le périmètre géographique de ce travail. Il s'agit là essentiellement d'une tentative de créer un sentiment d'ambiguïté morale. Sa conception vise à mettre le public mal à l'aise en remettant en cause ses propres suppositions morales, et ainsi à essayer de susciter, chez un public occidental, une compréhension viscérale de la violence intangible qui sous-tend tout conflit.



Matthias Bruggmann, Marmarita, Reef Homs, Syrie, 11 septembre 2013 © Matthias Bruggmann / Contact Press Images. Courtesy Musée de l'Elysée, Lausanne et Galerie Polaris, Paris

" Piscine de l'hôtel al-Khair, au-dessus de Marmarita. Certains des jeunes hommes photographiés ici faisaient partie de la milice qui protégeait Marmarita et assiégeait à la fois le Krak des chevaliers et al-Husn, le village sunnite qui s'était développé autour. Le Krak fut repris par l'armée syrienne en mars 2014. Des sources médicales libanaises, citées par Reuters, rapportèrent que quarante des combattants de l'opposition se retirant de la zone avaient été blessés et que huit furent tués dans une embuscade sur le chemin de la frontière. " Matthias Bruggmann

L'un des moyens utilisés consiste à pervertir les codes normalement employés dans la photographie documentaire pour accroître l'identification avec le sujet. "

Curatrice : Lydia Dorner, conservatrice assistante, Musée de l'Elysée

Publication : L'exposition s'accompagne d'un livre coédité par les Éditions Xavier Barral et le Musée de l'Elysée, conçu grâce au financement du Prix Elysée. Le photographe, en juxtaposant des images prises par des téléphones portables de miliciens combattant l'État islamique à ses propres clichés, invite à réfléchir sur la perception occidentale de la photographie en zones de guerre et sur le rôle du photojournalisme. Plusieurs spécialistes du conflit syrien signent un texte dans l'ouvrage : " Une nation en ruine " par Rania Abouzeid, " Assaut collectif sur la Syrie " par Nir Rosen, " La crise syrienne : de la nature de la vision officielle " par Issam Abdelrahim et Mazen Bilal, " La révolution syrienne " par Labib Nahhas, " La révolution syrienne, causes et conséquences " par Amjad Farkh.

Photographe suisse né en 1978 à Aix-en-Provence, Matthias Bruggmann travaille depuis plus de quinze ans sur les différentes zones de conflits dans le monde. Diplômé de l'École de photographie de Vevey en 2003, il s'intéresse très tôt à la complexité de son métier en temps de guerre. Au début des années 2000, il accompagne Antonin Kratochvil qui couvre l'invasion en Irak. Cette première expérience lui offre l'occasion d'explorer le lien complexe entre la photographie de reportage et la réalité qui est saisie, décrite. Depuis, ses projets personnels l'ont mené en Égypte, en Haïti, en Libye ou encore en Somalie. Le travail de Matthias Bruggmann a figuré dans l'exposition *reGeneration : 50 photographes de demain* organisée par le Musée de l'Elysée en 2005 et il a fait partie de l'équipe du commissariat de *Tous photographes !* présentée au musée en 2007. Il est par ailleurs l'un des cofondateurs de l'espace contemporain Standard/Deluxe à Lausanne. Ses images sont publiées dans de nombreux quotidiens et magazines, parmi lesquels *Le Monde*, *The Sunday Times*, *Time Magazine*, *National Geographic*. Ses travaux font partie des collections publiques du Frac Midi-Pyrénées, du Musée de l'Elysée et de diverses collections privées.





Matthias Bruggmann, Shirqat, Irak, 22 septembre 2016 © Matthias Bruggmann / Contact Press Images. Courtesy Musée de l'Elysée, Lausanne et Galerie Polaris, Paris



Matthias Bruggmann, Sur la route, Irak, 24 septembre 2016 © Matthias Bruggmann / Contact Press Images. Courtesy Musée de l'Elysée, Lausanne et Galerie Polaris, Paris



Matthias Bruggmann, Zone industrielle, Deir ez-Zor, Syrie, 5 mai 2015 © Matthias Bruggmann / Contact Press Images. Courtesy Musée de l'Elysée, Lausanne et Galerie Polaris, Paris

" Le Prix Elysée est ouvert à des photographes ou des artistes prometteurs utilisant la photographie, quelle que soit leur nationalité, dont le travail a fait l'objet de premières expositions et publications. Ils sont recommandés par un professionnel reconnu dans le domaine de la photographie, de l'art contemporain, du cinéma, de la mode, du journalisme ou de l'édition. Tous les genres et techniques photographiques sont bienvenus. Le prix n'a pas de thème.

Le Musée de l'Elysée sélectionne huit nominés sur la base de leur dossier de candidature. Ils reçoivent une contribution de 5'000 CHF en vue d'une première présentation d'un projet inédit dans le livre des nominés, publié pour l'occasion. Ce livre ainsi que le dossier complet des nominés sont examinés par un jury d'experts pour désigner le lauréat, qui reçoit 80'000 CHF. Cette somme est attribuée pour moitié à la production du projet et pour moitié à la publication du livre de ce projet. Le lauréat doit mener son travail à terme en une année, au cours de laquelle il est suivi par un conservateur du Musée de l'Elysée. Le projet et le livre du lauréat sont présentés à l'occasion d'un événement majeur du Musée, la Nuit des images. Le livre des nominés et celui du lauréat sont réalisés par l'une des imprimeries de la Fondation de Famille Sandoz.

Les huit nominés et le lauréat bénéficient tous des conseils du Musée et d'une importante visibilité. L'appel à candidature a lieu tous les deux ans. La troisième édition du Prix Elysée est lancée en janvier 2018. Elle se conclut en juin 2020. "

[www.prixelysee.ch](http://www.prixelysee.ch)





© Liu Bolin, Your World, de la série Hiding in the City, 2014. Courtesy Galerie Paris-Beijing

### **Liu Bolin. Le Théâtre des apparences**

Musée de l'Elysée, Lausanne, 17.10.2018 – 27.01.2019

[www.elysee.ch](http://www.elysee.ch)

Cette première exposition muséale en Suisse à caractère rétrospectif rassemble près de cinquante photographies monumentales et plusieurs sculptures illustrant les grands thèmes abordés par l'artiste chinois Liu Bolin au fil de sa carrière : les stratégies politiques et économiques du pouvoir chinois, les traditions ancestrales et les symboles religieux et culturels, les actions individuelles ou collectives de résistance, la transformation de l'environnement urbain, les dérives écologiques et la mise en place d'une société d'hyperconsommation.

En 2005, sa série Hiding in the City [Se cacher dans la ville] s'ouvre sur un autoportrait en couleurs de l'artiste immobile, recouvert de peinture et se confondant avec les décombres de son propre atelier situé dans le quartier d'artistes rasé par le gouvernement chinois.

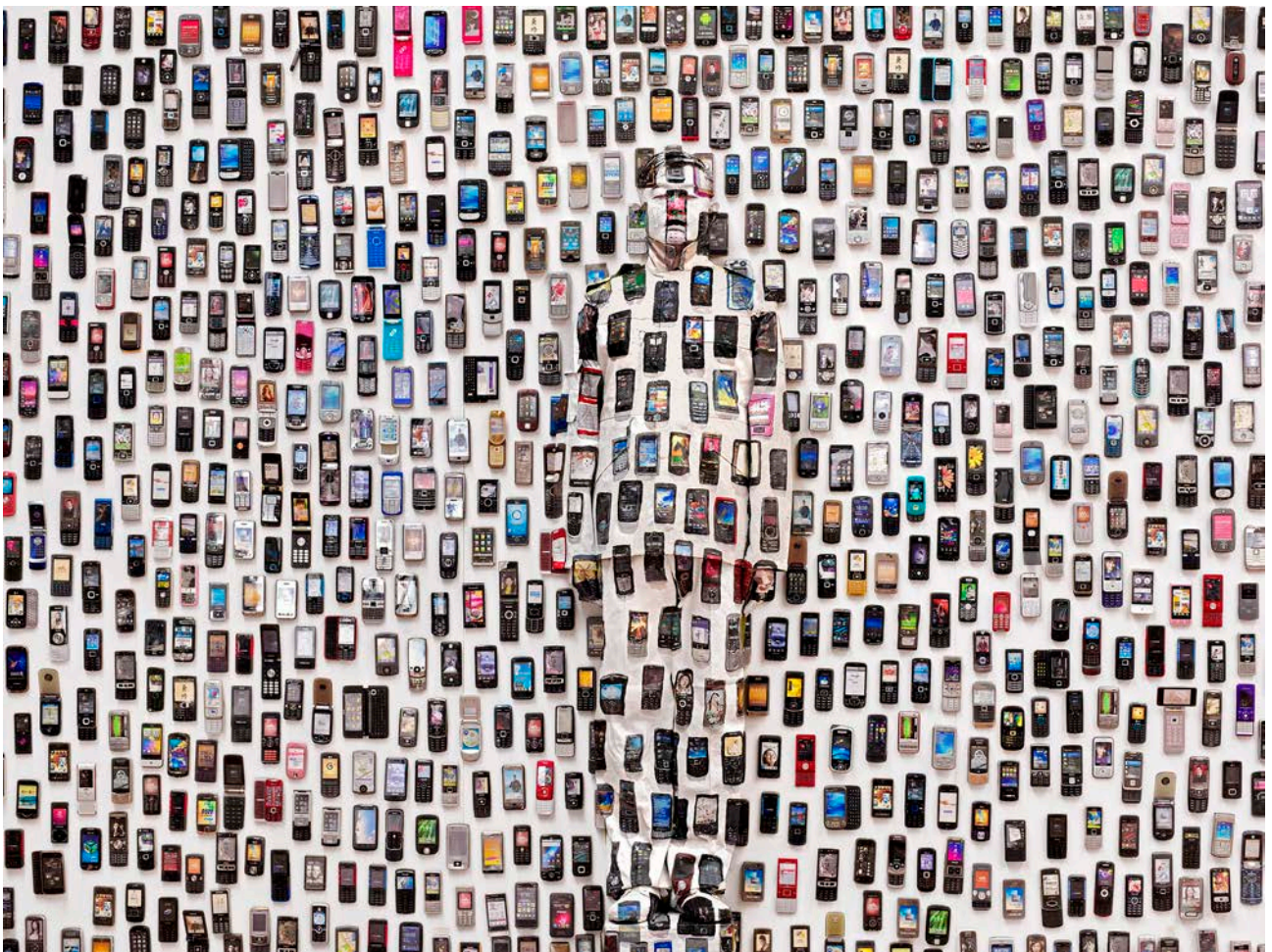
*« J'ai décidé de me fondre dans l'environnement. Certains diront que je disparaissais dans le paysage ; je dirais pour ma part que c'est l'environnement qui s'empare de moi. »*

Depuis, cet artiste caméléon, avec l'aide de ses peintres assistants, sans aucun trucage numérique, se fond dans le décor – les yeux fermés, sa silhouette à peine visible –, puis fige cette performance grâce à la photographie. Il pose ainsi pendant des heures devant un monument, un paysage, un mur ou une accumulation d'objets à l'instar d'une protestation silencieuse : l'artiste se rend invisible pour mieux désigner le visible devant lequel il se confond.

Liu Bolin est né en 1973 dans la province de Shandong, à l'est de la Chine. Il a étudié à l'Académie des beaux-arts du Shandong avant d'être diplômé de l'école des beaux-arts de Pékin en 2001. Il vit et travaille à Pékin.

Curateur : Marc Donnadiou, conservateur en chef, Musée de l'Elysée, avec Emilie Delcambre-Hirsch, assistante au département des expositions





© Liu Bolin, Mobile Phone, de la série Hiding in the City, 2012. Courtesy Galerie Paris-Beijing

Publication : Un livre, édité par le Musée de l'Elysée sous la direction de Marc Donnadiou, accompagne l'exposition. Il réunit un ensemble important d'œuvres réalisées par Liu Bolin en Chine entre 2005 et 2013. Des textes inédits apportent des éclairages originaux sur son principe de création, porteur d'une forte charge symbolique. Et si, dans notre société post-moderne, pour chaque individu comme pour l'artiste, disparaître c'était protester ?





© Liu Bolin, Road Block, de la série Hiding in the City, 2007. Courtesy Galerie Paris-Beijing



© Liu Bolin, Unify the Thought to promote education more, de la série Hiding in the City, 2007. Courtesy Galerie Paris-Beijing





© Beat Schweizer, Teriberka, Russie, mars 2012. Courtesy Coalmine

### **Beat Schweizer. Signes de confiance**

Coalmine – Forum für Dokumentar fotografie, Winterthur, 19.10. – 21.12.2018  
[www.coalmine.ch](http://www.coalmine.ch)

L'exposition *Anzeichen der Verlässlichkeit* est consacrée aux images de Beat Schweizer (1982, CH ; basé à Berne) réalisées lors de plusieurs voyages à l'extrême nord de la Russie. Le photographe s'intéresse autant à la morphologie des lieux lointains qu'à l'existence des populations isolées. Il s'approche discrètement des habitants comme des constructions pour documenter leur vie quotidienne particulière liée aux rudes conditions climatiques. L'exposition à Coalmine est structurée en trois parties selon des endroits et des séries photographiques spécifiques : la ville de Norilsk (série *Michailovna hat angerufen*, 2017-2018), la petite commune de Dikson (série *An der Frostgrenze*, 2013) et le village de pêcheurs de Teriberka (série *Der Boiler*, 2012).

Curateur : Sascha Renner



© Beat Schweizer, Norilsk, Russie, juillet 2017. Courtesy Coalmine





© Andrzej Steinbach, Sans titre, 2013, impression pigmentaire, 40x60 cm. Courtesy de l'artiste et de la Galerie Conradi

### **Andrzej Steinbach. Äussere Unordnung**

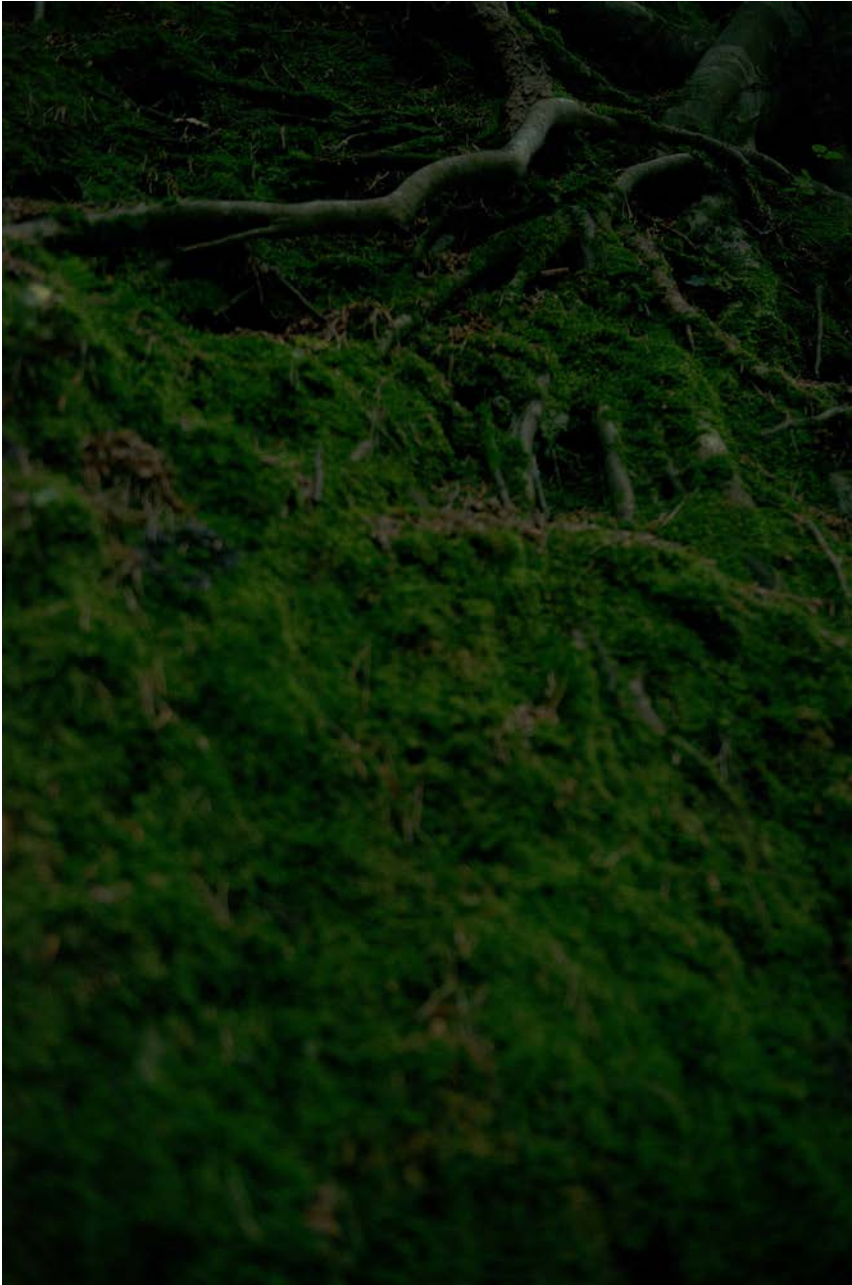
Coalmine – Raum für zeitgenössische Fotografie, Winterthour, 19.10. – 21.12.2018  
[www.coalmine.ch](http://www.coalmine.ch)

Andrzej Steinbach utilise le portrait photographique pour jouer avec les notions d'identité et d'identification. Vues séparément, ses photographies semblent issues de magazines de mode. Il y a un côté androgyne dans ses modèles qui rappelle vraiment les illustrations de publications contemporaines. Ce n'est que lorsqu'elles sont présentées en séries qu'elles évoquent des questions plus larges : le détournement politique du style, de la culture et de l'identité, et sa représentation par la photographie.  
Curatrice : Alexandra Blättler



© Andrzej Steinbach, Figur I, Figur II, 2014-2015, impression pigmentaire, 90x60 cm.  
Courtesy de l'artiste et de la Galerie Conradi





© Reto Camenisch, Geristein 4, 2017, impression pigmentaire sur papier Awagami, 134x90 cm. Courtesy Bernhard Bischoff & Partner

**Reto Camenisch. Ueberall einsam und doch nirgends verlassen**

Galerie Bernhard Bischoff & Partner, Berne, 26.10. – 24.11.2018

[www.bernhardbischoff.ch](http://www.bernhardbischoff.ch)

Une exposition de paysages explorant la roche et les sous-bois.





© Reto Camenisch, Grimsel 2. Courtesy Bernhard Bischoff & Partner



© Reto Camenisch, Grimsel 16. Courtesy Bernhard Bischoff & Partner





© Thomas Krempke, 323, 2013, de la série *Das Flüstern der Dinge*, 2008-2016, impression jet d'encre sur Innova, 30x40 cm. Courtesy Galleria Cons Arc

### **Thomas Krempke. Le murmure des choses**

Galleria Cons Arc, Chiasso, 14.10. – 15.12.2018

[www.consarc.ch](http://www.consarc.ch)

En 2008, l'artiste Thomas Krempke (1957, CH) a commencé à prendre des photos tous les jours. Il imprime ses images et les insère dans des cahiers, les relie les unes aux autres et écrit à leur propos. Le résultat est un registre de ses perceptions, un journal photographique, une cartographie de sa vision. Il photographie où qu'il soit et tout ce qu'il rencontre aux hasards de la vie. Il n'enlève rien, n'ajoute rien, pas même de la lumière. Dans les photos de Krempke, vous ne voyez pas d'événements extraordinaires, pas de guerres, pas de pauvreté et pas de paysages exotiques, mais ce qu'on appelle "la vie de tous les jours". Mais la photographie change le quotidien – le monde n'est plus le même, le voyage du regard se tourne vers l'intériorité. Comme au moment du réveil, quand la perception oscille encore entre les images de la nuit et celles du jour, l'artiste photographie dans un état de rêve éveillé, dans une sorte de lucidité somnambulique, en suivant ses impulsions de façon intuitive.

Une publication *Das Flüstern der Dinge* a été publiée en 2017 par Edition Patrick Frey.



© Thomas Krempke, 462-2, 2013, de la série Das Flüstern der Dinge, 2008-2016, impression jet d'encre sur Innova, 30x40 cm. Courtesy Galleria Cons Arc





Walter Bosshard, Un ferry est tiré à travers les bancs de boue du Wei He, entre Xi'an et Pingliang, Chine, 1933 © Fotostiftung Schweiz / Archiv für Zeitgeschichte

### **Walter Bosshard / Robert Capa. Course à la Chine**

Fotostiftung Schweiz, Winterthour, 22.09.2018 – 10.02.2019  
[www.fotostiftung.ch](http://www.fotostiftung.ch)

Walter Bosshard (1892-1975, CH) est une figure emblématique du photojournalisme moderne. Vers 1930, alors que les nouveaux illustrés sont entre toutes les mains, il est sur le devant de la scène. Ses reportages photographiques sont suivis par des millions de lecteurs et lui permettent d'accéder à la renommée internationale. À partir de 1931, Bosshard se concentre sur la Chine et décide de s'établir à Pékin en 1933. Il pressent que l'Empire du Milieu va être confronté à de profonds bouleversements. Appareil photographique dans une main, stylo dans l'autre, le photoreporter couvre la guerre dévastatrice contre le Japon et la lutte pour le pouvoir entre nationalistes et communistes, mais s'intéresse également à la vie quotidienne chinoise. En 1938, il devient le premier Européen à explorer la cité troglodyte de Yan'an, où Mao et l'Armée rouge rassemblaient leurs forces. C'est ainsi que Bosshard remporte aussi la bataille médiatique – notamment devant Robert Capa, ami et rival de l'époque. L'exposition de la Fondation suisse pour la photographie présente des clichés inédits de Walter Bosshard qu'elle met directement en parallèle avec les reportages réalisés par Robert Capa en Chine à la même époque. Curateur : Peter Pfrunder



Robert Capa, Foule regardant la bataille aérienne entre avions japonais et chinois, Hankou, Chine, 29 avril 1938 © ICP / Magnum Photos



Walter Bosshard, Entraînement à la tactique de guérilla, Chine, 1938 © Fotostiftung Schweiz / Archiv für Zeitgeschichte